

Bibliothèque numérique

medic @

Le Camus , Antoine. Abdeker ou L'Art de conserver la beauté. Tome III

[Paris , Cuchet] : l'An de l'Hegyre, 1170 [1756].

Cote : Bibliothèque de pharmacie RES 200134x03



(c) Bibliothèque interuniversitaire de santé (Paris)
Adresse permanente : http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?pharma_res200134x03

É T R E N N E S

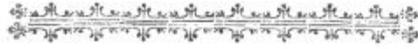
A U X

D A M E S.

T O M E T R O I S I E M E .

Rés Eco 134 (3)





H I P P O C R A T E

A

V É N U S .

V É N U S , si tu es la mere de l'Amour, tu es donc la reine de l'univers? Pourquoi t'appelle-t'on rose charmante, abeille céleste? Seroit-ce parce que la rose, la plus belle des fleurs, est assise sur un trône d'épines, & n'est qu'une beauté fragile? Seroit-ce parce que l'abeille, la plus diligente des insectes, est armée d'un aiguillon? Occupée à faire des heureux, tu as sans doute raison de garder une épine, ou de lancer

ton aiguillon pour punir les téméraires, qui ne connoissent pas le prix de tes faveurs. Mais, Déesse d'Amathonte, sois touchée de mes prieres. Qu'il soit permis aujourd'hui de jouir de ta fraîcheur sans la flétrir; qu'il soit permis de goûter de ton miel sans mourir. La nature s'est dévoilé à mes yeux, elle m'a révélé ses secrets; c'est par eux que tu seras toujours aussi belle, & que tu ne seras jamais redoutable. Inscris donc mon nom dans tes fastes; & tu seras la rose sans épine, & l'abeille sans aiguillon.

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT.

SI dans cette nouvelle édition du traité de la Beauté, je n'ai point eu égard aux critiques de quelques censeurs à gages ; ce n'est pas par présomption de ma part, mais par déférence pour le public. Cet ouvrage a eu tout le succès qu'on pouvoit espérer ; il a été enlevé rapidement du magasin du Libraire ; il a été

a

vj

contrefait en plusieurs endroits ;
il a été traduit en Angleterre.
Ce font-là, sans doute, les plus
grandes marques d'un suffrage
universel. Ainsi, puisqu'il a été
approuvé tel qu'il est, il y auroit
de l'imprudence d'y rien chan-
ger, sous prétexte de le rendre
meilleur. Le parti le plus sage est
sans doute de respecter inviola-
blement le jugement du public,
qui peut applaudir jusqu'à des
fautes, de même qu'il peut tenir
à de certains préjugés. D'ailleurs
il n'est pas permis à un traducteur
de rien changer au texte : il doit

offrir son original dans la plus exacte vérité. Sans cela il ressembleroit à un peintre , qui , voulant exposer le portrait d'un grand homme , en effaceroit les rides & les cicatrices , & d'un Hercule , en feroit un Adonis. Ce ne feroit plus le portrait de ce grand homme , ce feroit un tableau d'imagination qu'on désapprouveroit avec justice , quoique plus beau & plus correct que celui qui étoit à représenter. Il n'y a que dans les observations où j'ai cru devoir augmenter beaucoup de recettes & en retrancher quelques-unes.

viii

On me demandera peut-être comment ces derniers volumes ont pu me parvenir , d'autant plus qu'il n'y avoit que les deux premiers qui fussent connus ? Tout ce que je puis répondre , c'est qu'on les a recouvré comme par une faveur signalée du ciel , qui nous afflige quelquefois par les plus grands maux , afin que nous en retirions de plus grands biens. Un de mes amis , qui étoit à Paris lorsque parut la première édition d'ABDÉKER , partit quelque tems après pour la Turquie , où ses affaires l'appelloient. Il se

trouva à Constantinople au mois de septembre 1754, quand on y fêtit les plus violentes secouffes d'un tremblement de terre. Outre plusieurs mosquées & plusieurs édifices publics qui ont été fort endommagés, presque tous les bâtimens du sérail ont considérablement souffert, & deux pavillons situés à l'extrémité des jardins ont été totalement renversés. Cet ami qui est un favant & un curieux intrépide, fut voir dans les débris de ces pavillons s'il ne trouveroit rien qui pût satisfaire son goût pour les choses rares & précieuses.

x

ses. Au milieu d'une infinité de curiosités mutilées , il découvrit quelques parchemins écrits en Arabe. Il s'en fit adroitement , & me les envoya par le premier vaisseau qui faisoit voile vers Marseille. Le Capitaine qui négligeoit apparemment un pareil dépôt , en perdit la moitié pendant la route , & ne me remit que vingt feuilles de ces parchemins , au lieu de quarante qui lui avoient été confiés. C'est ce que j'ai appris par une lettre de ce même ami , datée de Constantinople le 24 octobre 1754. En voici la copie :

«Vous recevrez, Monsieur, par
» les mains du Capitaine H * * *,
» quarante feuilles de parchemin,
» qui contiennent la suite de l'ou-
» vrage Arabe sur la beauté, dont
» vous avez publié la traduction
» l'année passée sur le manuscrit
» incomplet que vous avoit com-
» munié DIAMANTES VLAS-
» TO. Il me paroîtroit que cette
» suite seroit divisée en plusieurs
» parties. Dans l'une, l'auteur y
» fait mention de la voix, de la
» chevelure, des oreilles, de la
» perfection des bras & des
» mains, de la mauvaise odeur

xij

» qui s'exhale quelquefois des
» différentes parties du corps ;
» vice qui nous fait éviter avec
» autant de précaution , que si
» nous étions attaqués de quel-
» que maladie contagieuse. Dans
» l'autre , il s'étend sur la belle
» forme du nez , & sur les mala-
» dies des yeux , cette excellente
» partie de nous-mêmes , où se
» peignent toutes les affections
» du cœur ; il crayonne la vo-
» lupté qui repose sur une belle
» jambe & sur une belle cuisse ;
» il expose l'utilité & les incon-
» véniens des cors & des corsets

» pour la taille. Ce dernier ar-
» ticle me paroît d'une main
» étrangere & postérieure à AB-
» DÉKER. En un mot, il me fem-
» ble que le traité de la beauté
» est actuellement complet, &
» qu'il n'y a plus rien à désirer.
» L'histoire paroît aussi terminée.
» ABDÉKER & FATMÉ, qui s'é-
» tablissent à Rome, sont mariés
» par le Pape lui-même, & goû-
» tent le plaisir inexprimable d'é-
» lever leurs enfans, qui joignent
» aux graces que leur a donné la
» nature, les avantages d'une
» éducation propre à conserver

xiv

» & à faire valoir leurs charmes
» naturels.

» J'ai cru ne devoir point faire
» part de ce trésor à d'autres per-
» sonnes qu'à vous, Monsieur ;
» puisque vous avez déjà tra-
» vaillé sur cette matière avec
» quelques succès, auxquels je
» vais participer à présent, en
» vous fournissant de nouveaux
» moyens pour plaire au public.
» Je suis toujours avec la même
» estime & la même amitié,
» Monsieur, votre très-humble,
» &c. »

C'est cette dernière partie qui

est perdue malheureusement. Nous en sommes d'autant plus fâchés , que c'est la conclusion de tout l'ouvrage. Nous prions ceux entre les mains de qui elles auroient pu tomber , d'en faire part au public. Nous n'avons pas le loisir d'employer beaucoup de tems à ces recherches ; & nous sommes persuadés que tout autre réussira mieux que nous à traduire & à paraphraser un ouvrage qui exige beaucoup de goût & de délicatesse. Si nous nous sentions assez de talens , nous ferions un supplément pour terminer cette his-

xvj

toire : mais , en considérant le travail qu'il en a coûté à FREINSEMIUS , pour ajouter deux livres à ce qui manquoit de QUINTECURCE , sur la vie d'Alexandre ; nous avons été assez prudens pour abandonner la partie. Il se trouvera , sans doute , des esprits assez féconds & assez hardis pour entreprendre une chose que nous avons regardée comme au-dessus de nos forces.

ABDÉKER



ABDEKER,
OU
L'ART DE CONSERVER
LA BEAUTÉ,



TROISIEME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée d'Abdeker & de Fatmé à
Venise. Réflexions sur la voix.*

FATMÉ est ce qu'il y a de plus
beau dans l'Orient, & le cruel
Tome III. A

[2]

Mahomet sacrifie , pour elle , ce qu'il a de plus cher , comme si la beauté étoit une idole accourumée à se repaître de sang & de victimes. *Fatmé* reconnoît son origine : & le plus furieux des tyrans , fâché d'avoir tenté de remonter jusqu'à sa source , veut la tarir : c'est ainsi qu'il croit réparer les crimes. *Fatmé* triomphe du trépas ; & couverte des voiles sombres de la nuit , elle vogue sur les flots légèrement agités par les vents qui la poussent vers le port après lequel elle aspire. L'aurore paroît , & *Fatmé* est déjà au milieu des mers. On eût dit de *Vénus* fortant des bras d'*Amphitrite* , & allant par ses seuls charmes donner des loix à l'Univers.

[3]

Abdeker, moins flatté des honneurs que pouvoit lui réserver son ambition, que des délices attachées à son amour, brave mille fois la mort pour obtenir les faveurs de celle qu'il aime, & dont il est aimé. Plus riche, plus satisfait que *Jafon*, qui enleve la toison d'or, il se fauve à travers les mers, & cherche un asyle assuré, où il puisse déposer le riche trésor qu'il possède, & qu'il craint qu'on ne lui ravisse.

Les deux amans arrivent enfin à Venise. Cette Ville commande à la mer, & n'a pas à craindre des incursions par terre. La chaleur du climat, plus tempérée qu'en Turquie, ne dispose pas moins à l'amour; mais les femmes n'y font pas des ef-

A ij

[4]

claves, qui, sans choix & sans goût, cedent à l'emportement des hommes. Reines & maîtresses absolues, elles enchaînent par leurs charmes les cœurs de mille adorateurs. Dans cette contrée, elles se vengent des outrages qu'on leur fait en Asie; & plus d'une pourroit se vanter d'avoir eu, en hommes, une cour plus complète, que les sérails ne sont peuplés de femmes en Turquie. Si l'amour n'y regne pas en tyran, il doit y régner avec décence. Enveloppé d'un voile léger, il se cache aux yeux trop foibles, & augmente les desirs de ceux qui ont la vue plus perçante. C'est un nectar caché au fond d'une fleur, & que l'abeille diligente cueille sans rien flétrir.

[5]

Celui qui, dans ce pays, fait jouir, y est aussi content, & peut-être plus satisfait qu'en Asie. On ne redoute point son pouvoir, on ne lui obéit pas en tremblant, on ne l'accable point de caresses simulées; mais on l'aime pour lui-même; on l'aime, parce qu'il est aimable; on l'aime, parce qu'on en est aimé. L'amour, en Asie, ressemble trop au libertinage & à la débauche, pour y être respecté. A Venise, il ressemble trop bien à la volupté pour n'y pas avoir une foule innombrable de profélites. Cependant une autre puissance y borne l'empire de l'amour: on l'appelle l'hymen. Rarement l'amour le précède-t-il, quelquefois il marche à côté de lui, & presque

A iij

[6]

jamais veut-il le fuivre. Si la politique n'eût établi cette puissance pour contrebalancer le pouvoir & les charmes de l'amour, l'amour n'eût été qu'un vagabond, & qu'une passion folle peu utile à la société.

Abdeker & Fatmé parurent à Venise, comme soumis au joug de l'hymen. C'étoit le parti le plus sage & le plus prudent. Une seule chose pouvoit détromper ceux qui se font un devoir d'examiner les démarches d'autrui; ils s'aimoient trop pour des époux. Telle fut encore la source de nouveaux troubles. Amour! ne nous perces-tu de tes plus beaux traits, que pour nous réserver aux grands événemens; vraie sirene, qui, par sa voix mélodieuse, nous

[7]

attire dans les plus grands dangers ?

Tout paroïssoit une illusion à *Fatmé*, depuis qu'elle étoit sortie de l'ivresse que lui avoit occasionné le poison qu'elle avoit pris dans le sérail. Ses sens affoiblis par l'empreinte de la mort, obtenoient de jour en jour de nouvelles forces, & lui donnoient plus de liberté pour réfléchir sur son état. Je ne vois plus *Mahomet*, disoit-elle, je ne le vois plus, cet objet de ma haine & de ma vengeance. Je possède entièrement mon cher *Abdeker*, ce digne objet de mon amour & de ma reconnaissance. Je suis séparée par les mers des lieux que je déteste. Je ne retournerai jamais vers vous mes regards, murs où triomphent l'im-

A iv

[8]

posture , le crime & les passions. Le
monstre que vous renfermez frémi-
roit de rage, s'il apprenoit que *Fat-
mé* est heureuse avec son amant. Eh
bien ! qu'il l'apprenne ! qu'il en
grince les dents ! Le désespoir du
vaincu est souvent la plus belle
marque du triomphe du vainqueur...
Que dis-je ? Mon bonheur est-il bien
certain ? Suis-je bien sûre de mon
existence ? J'habite peut-être ce fé-
jour, où le grand Prophète place les
hommes, après qu'ils ont fini leur
carrière. J'ai traversé ces eaux qui
séparent les morts des vivans; je suis
dans ces jardins délicieux, promis
à ceux qui ont vécu dans la justice
& qui ont abhorré le crime. Mais,
puis-je douter de mon existence sur

[9]

la surface de la terre , lorsque je possède mon cher *Abdeker* ? Ah ! le détestable empereur Musulman , qui s'est toujours fait un jeu de sacrifier ce qu'il avoit de plus cher , a bien pu , du même coup , faire périr l'amant & la maîtresse.

Agitée de ces diverses pensées , qui se succédoient sans aucun ordre , elle portoit sa vue de côté & d'autre , pour voir si rien ne pourroit la dé tromper. Tout ce qu'elle voyoit , paroissoit lui persuader que c'étoit un songe , ou du moins qu'elle étoit dans ces lieux destinés aux ames des justes après leur mort. Elle apperçoit mille canaux qui serpen toient par la ville , & qui formoient le coup d'œil le plus agréable. Elle voyoit

[10]

différentes petites gondoles voguer sur ces canaux avec une rapidité étonnante. Elle considérait les femmes marcher librement avec les hommes, & se parer de tous les avantages, ou qu'a donné la nature, ou que l'art a inventés. *Fatmé* se promenoit-elle sur la fameuse place de St.-Marc ? chaque objet la jetoit dans une surprise dont elle se tiroit difficilement. La beauté, la régularité, la magnificence des bâtimens la surprenoient. Ils n'avoient rien de ce goût hétéroclite des Goths, ou de ce goût barbare des Arabes. La multitude, l'empressement, la joie & les divertissemens du peuple dans la place, étoient pour elle une chose qu'elle ne pou-

[11]

voit définir. Le carnaval, ou plutôt ce tems où un esprit de vertige regne en Europe, alloit finir. Il n'y a point de lieux où cette épidémie soit plus forte qu'à Venise; & cette année fut remarquable par les amusemens singuliers qu'enfanta alors la bizarre coutume de ne prendre conseil que de la folie, dans cet espace de tems déterminé. Une foule de batteurs étoit arrivée à Venise; ils faisoient les tours les plus surprenans. Danses sur la corde, sauts périlleux, tours de souplesse & d'agilité, stratagèmes amusans, étoient employés consécutivement pour attirer & l'argent & l'admiration des spectateurs. A ces batteurs se joignoit une quantité prodigieuse de masques qui exé-

[12]

cutoient les pantomimes les plus ridicules. Ceux-ci, portant sur leurs épaules une bosse conique, & allongeant leur ventre en pointe, marchoient pesamment avec des fâbots. Ceux-là, se noircissant le visage portoient une veste fabriquée de pièces de différentes couleurs, & frappant adroitement avec leur batte ceux qui les environnoient, excitoient les ris de ceux qui s'en apperçoient. Les uns, enveloppés d'un large manteau, sembloient s'empressez à exécuter quelques ordres qu'ils n'avoient pas reçus. Les autres, ayant au menton une barbe de chevre, imitoient ces hommes inquiets ou furieux, qui marchent un poignard à la main.

Au milieu de ce tumulte , *Fatmé* s'imaginoit être dans un nouveau monde. Elle n'auroit jamais pu concevoir que l'imagination des hommes les eût porté à prendre les formes les plus bizarres ; & que par goût , ils eussent choisi celles qui approchoient le plus de la laideur. Cependant elle ne faisoit aucune mention à *Abdeker* de toutes les impressions que lui faisoient ces différens spectacles ; elle ne paroissoit occupée que de lui , & lui répétoit sans cesse qu'il pouvoit disposer de chaque moment de sa vie , puisqu'elle la tenoit de ses soins , de sa science , & de son amour.

Le médecin ne songeoit qu'à procurer quelques amusemens à l'aima-

ble Géorgienne ; il auroit craint qu'une suite d'idées tristes & trop réfléchies, ne la jetât dans l'abattement & la mélancolie. On avoit annoncé l'opéra le plus brillant & le plus merveilleux ; il y conduisit sa maîtresse, qui déjà flottante dans le doute, regardoit toutes choses comme au travers du voile d'un songe trompeur. Elle se prêta entièrement à l'illusion, & prit les apparences pour la réalité. Elle s'imaginoit être dans Paphos, & voir Vénus recevoir l'hommage de ses sujets, & consoler l'Amour de la douleur qu'il ressentoit de la piquure d'une abeille. Elle voyoit *Jupiter* descendre de la voûte azurée, venir soupirer auprès de la jeune *Io*, & déposer à ses pieds

[15]

les marques de sa divinité. Elle voyoit paroître en un instant les vergers les mieux cultivés, les jardins les plus délicieux, les chûtes les mieux ménagées des cascades, les palais les plus magnifiques, les temples les plus somptueux. Tout paroïssoit obéir aux charmes de la musique. C'étoit ainsi que *Amphion* bâtit les murs de Thebes; les pierres mêmes sensibles au son de la lyre alloient se placer à l'endroit où elles devoient être. Son ame étoit émue par la voix touchante d'un Héros qui se plaignoit de ses malheurs, ou de la perfidie de sa maîtresse. Bien loin de lui refuser les marques de sa compassion, elle inondoit de ses pleurs son beau visage; elle avoit

un plaisir secret de verser des larmes dans cette occasion. Bientôt elle passoit à un mouvement contraire. Son cœur se dilatoit par la joie aux accens d'un berger, qui annonçoit à sa bergere, qu'enfin tous les obstacles étoient surmontés, & que l'hymen alloit couronner leurs vœux. Tantôt, effrayée par un bruit de guerre, elle appréhendoit les soldats furieux, & le massacre horrible que présageoit ce tumulte. Tantôt, avertie par des cris d'allégresse, elle voyoit s'avancer le vainqueur au bruit des tambours, des timbales & des trompettes. Quels moyens *Fatmé* auroit-elle pu employer pour ne pas se livrer à l'illusion ? Le charme étoit aussi fort que ses sens.

Pendant

Pendant tout le spectacle , on entendoit une musique enchante-reffe , qui dispofoit l'ame aux im- preffions que devoit faire l'actïon qu'on préparoit. Quelquefois les instrumens exprimoient le mugif- fement des eaux , le fiflement des vents , les éclats du tonnerre , les cris perçans du matelot qui périt , le bruit des voiles qui fe déchirent. On éprouvoit la même horreur qu'au milieu de la tempête la plus affreufe. Tout-à-coup succédoit le calme à cette violente agitation. Les mêmes instrumens , touchés d'une maniere moins vive & moins précipitée ex- primoient les douceurs du repos , le ramage des rossignols , le gémit- fement des tourterelles , le fracas

Tome III.

B

[18]

d'une fête champêtre, l'harmonie d'un concert. Quelquefois des airs tendres & cadencés animoient les danses de Zéphire & de Flore, des Graces & de Cupidon, des Plaisirs & de la Volupté. Ici, des sons graves & mesurés annoncoient la marche des Dieux, & de leur fuite; là, des sons badins & gracieux déridoiënt le front du Dieu même des Enfers, défarmoient les Parques & obtenoient à *Orphée* la liberté de reprendre avec lui sa chere *Euridice*.

Tandis que *Fatmé* jouit toujours des douceurs de l'enchantement, tous les spectateurs ont les yeux tournés vers elle, l'admirent & se disent entr'eux que c'est le chef-d'œuvre de la nature. *Fatmé* ne s'ap-

[19]

perçoit pas qu'elle attire tous les regards ; & *Abdeker* pense que c'est son ajustement étranger qui fixe les yeux de la foule , toujours avide de la nouveauté. Au milieu des curieux, se trouvoit *Mocenigo* , jeune-homme qui étoit neveu de *Pierre Mocenigo* , alors Doge de Venise (1). En contemplant *Fatmé* , il avoit à longs traits un nectar qui devoit se changer en poison dans ses veines. Il

(1) *Pierre Mocenigo* fut Doge l'an 1474, il étoit frere de *Jean Mocenigo*, qui fut aussi Doge en 1477. Ce fut de son tems que les Turcs assiègerent Lepante dans l'Archipel. Cette Ile fut défendue par le Général *Antoine Lauredano* , qui la conserva avec tant de gloire à la République.

B ij

attendit qu'elle sortit du spectacle , pour contempler de plus près ses charmes , aussi téméraire que l'infecte qui se précipite dans les flammes qui l'ont ébloui.

Fatmé , rentrée dans son appartement , découvre à *Abdeker* les divers mouvemens qui agitoient son ame. Que dois-je , lui disoit-elle , penser de tout ce que je vois & de tout ce que j'entends ? Mes réflexions me font croire que c'est une erreur , mes sens me persuadent que c'est une vérité. Tire-moi de cet embarras ; je crains d'être la dupe du mensonge , ou de ne pas jouir de la réalité. Il est facile , répondit *Abdeker* , de te tirer , chere amante , de cet embarras où je te vois depuis quel-

ques jours , & dont j'étois flaté en secret. Le spectacle que tu viens de voir , est la représentation d'une action réelle ou possible. Pour la rendre plus intéressante , on l'orne de tous les agrémens qui peuvent amuser l'esprit , ou exciter en nous d'agréables sensations ; on l'embellit des graces de la danse , de l'harmonie de la musique , de la pompe des décorations. Le jeu des machines , les gestes des acteurs ; tout contribue à faire regarder l'action comme présente. Mais ce qui augmente davantage la séduction , c'est la voix qui prend toutes les formes , toutes les nuances , tous les tons convenables à la situation qu'on veut peindre ; languissante dans la dou-

[22]

leur, éclatante dans la joie, précipitée dans la fureur, affectueuse dans la pitié, vive dans l'indignation, tendre dans les sentimens amoureux; elle exprime tous les mouvemens du cœur, & excite, dans ceux qui écoutent, les mêmes impressions que ressentent ceux qui chantent. La voix est l'organe de nos pensées; nos pensées sont relatives à l'état de notre ame : il est donc nécessaire que l'organe se plie à toutes les formes qu'il plaît à l'agent de prendre. Peut-être ne se tromperoit-on pas, si l'on pensoit que la voix est tellement l'image du caractère, que sur le simple son de la voix, on pourroit juger de l'intérieur des personnes. Celles qui ont la voix douce

[23]

& tendre, ont ordinairement des mœurs fort douces ; celles, au contraire, qui ont la voix rude & dure, font plus difficiles dans la société. On croiroit volontiers que la nature se feroit servi de ces marques distinctives, afin que nous puissions nous unir aux unes & fuir les autres. C'est peut-être sur ce principe, puisé dans la nature, que nous désirons machinalement qu'une belle personne ait la voix gracieuse, sonore, attrayante : sans cela, elle nous rebute, & nous éloigne avec autant d'antipathie, que le pourroit faire la personne la plus laide & la plus difforme. Cependant, il ne faudroit pas pousser ce principe trop loin ; souvent on se tromperoit : il y a dans

Les regles générales de fréquentes exceptions, qui, bien loin d'infirmes les regles, ne font que les confirmer.

Vous avez entendu la *Gaussini*: sa voix est touchante, & a un son propre à l'innocence & à la candeur d'un enfant. Je jurerois presque de la bonté du cœur de cette fille. J'affirmerois aussi qu'elle est humaine, sensible, complaisante..... Mais, je fors des bornes de la question que vous m'avez proposée, j'y vais rentrer à l'instant. Non, répondit *Fatmé*, cet écart me fait plaisir; & vous m'avez promis vous-même de me parler de la voix, comme d'une partie essentielle à la beauté. Continuez vos réflexions, & permettez-moi

moi d'y ajouter quelques remarques. Par exemple, la *Gauffini*, que vous citez, a un son de voix qui intéresse, qui remue l'ame, & qui excite insensiblement à la pitié, à la compassion, & à tous les sentimens tendres & affectueux. Mais, je crois qu'elle est un peu trop monotone, & qu'elle traîne un peu trop ses sons. Les passions douces veulent une expression tranquille; l'ingénuité parle avec un ton mesuré & naturel; l'ennui, la tristesse, l'abattement & les longues douleurs ne s'expriment qu'avec une certaine langueur, qui prouvent plus ou moins la grandeur de l'accablement où nous nous trouvons. Chacun de ces tons n'est pas le même, il doit être varié; & le

Tome III.

C

ron de la langueur n'est pas celui de l'indolence ou de la paresse.

Cette remarque est fort ingénieuse, répondit le Médecin, & toutes les personnes de goût seront de votre avis. Cependant, il n'en fera pas moins vrai, que le fond ou le timbre de la voix de la *Gaußini* est agréable & touchant : c'étoit à l'art à en déterminer l'usage, & à le régler. Plusieurs jolies personnes négligent ainsi un des plus beaux avantages pour plaire, qu'elles se procure-roient, si elles y faisoient la moindre attention. Elles chargeroient alors de nouvelles chaînes ceux qui s'avouent déjà leurs esclaves ; elles forceroient les cœurs les plus rébèles à leur rendre des hommages qu'ils

[27]

refusent ou par caprice , ou par inflexibilité. Mais , le son de voix tendre & insinuant n'est pas le seul qui puisse plaire : souvent un ton ferme imprime le respect , & exige nos égards & notre attention. Ecoutez *Menilia* , sa déclamation est ferme , & son ton quelquefois dur. Née pour rendre vivement l'expression des passions terribles , elle suspend les mouvemens du cœur dans le désespoir ; elle fait pâlir le visage dans la crainte. Anime-t'elle sa voix de l'œil & du geste ? On appréhende les effets du ressentiment , les menaces de la fureur , les suites de la tyrannie , les éclats de la rage. Tout-à-coup , avec un art admirable , elle adoucit la rudesse de sa

C ij

voix ; elle parle avec ce ton assuré que donnent la confiance & l'autorité ; elle rassure , elle promet , elle persuade , sans qu'on la puisse soupçonner de dissimulation : soupçon qui naît ordinairement du ton moqueur ou ironique , & jamais de ce ton mâle & soutenu. Alors la sérénité se répand sur le front de l'auditeur , le calme succède à la plus violente agitation ; & l'on admire celle qui , peu auparavant , semoit l'épouvante & l'indignation. Autorisé par un pareil exemple , je puis conclure que , quoiqu'on ait l'organe de la voix ou peu flexible , ou peu sonore , on peut tellement ménager cet instrument , le déployer , le faire agir à propos , qu'on fasse

la plus vive impression sur ceux qui nous écoutent.

Mais, rien peut-il mieux faire sentir le prix & la beauté de la voix, que le chant? C'est l'éloquence naturelle d'un cœur qui peint sa situation, & qui exprime la vitesse ou la lenteur, la force ou la douceur de ses mouvemens. Si la mesure est vive & animée, elle annonce l'allégresse & la gaieté. Est-elle précipitée? elle manifeste le dépit & la colère. Est-elle grave? elle caractérise la noblesse & l'élévation du sentiment. Est-elle lente? elle dispose à la mollesse & au repos. Est-elle languissante? elle exprime la douleur d'une personne affligée; ce sentiment passe dans notre cœur,

C ij

émeut sa pitié, & lui fournit le germe de la mélancolie & de la tristesse. Il n'y a personne qui puisse éviter le pouvoir de la musique. Soit qu'elle n'ait que les graces de la simple nature, soit qu'elle soit parée de toutes les richesses de l'art, sa puissance est toujours certaine. C'est le rossignol qui chante sans méthode; c'est le serin qui chante les airs légers & badins qu'on lui a appris. J'ai vu, dans les champs, un jeune berger écouter sa bergere; son ame étoit si attentive & si sensible à ses sons, même grossiers & rustiques, que le loup auroit pu enlever plusieurs brebis de son troupeau, sans qu'il s'en aperçût. Dans de brillantes fêtes, j'ai entendu chanter d'aimables filles:

[31]

on auroit dit qu'il fortoit de leur bouche une suite de chaînes qui capri-voient & les oreilles & le cœur de leurs amans. Une foule de jeune'gens les admiroit, & envioit le bonheur de ceux qui avoient pu leur plaire. Les amans ne fortoient de leur extase, que pour entrer dans l'enthousiasme de l'amour; & ils ne quittoient cet enthousiasme, que pour se plonger dans les erreurs de la jalousie, qui leur faisoit accroire qu'ils devoient avoir mille rivaux; puis-qu'il n'étoit pas possible d'entendre ces syrenes, sans en être enchanté, & sans leur livrer son cœur, qui étoit le prix de l'enchantement. Je puis donc assurer, sans craindre de me tromper, que la voix est un des

C iv

plus beaux ornemens de la beauté ; que le moyen le plus sûr qu'une belle puisse employer pour plaire , c'est d'avoir une voix nette , douce , gracieuse , sonore , attrayante ; que , par le secours de la musique ; on peut tellement modifier ses tons , corriger son intonation , former son organe , que la voix en sera plus harmonieuse , & l'expression plus juste & plus touchante. Pour prouver ces propositions , il ne faut pas que je remonte à l'antiquité la plus reculée , ni que je cite les miracles de la fable. Il suffit de faire entendre les Demoiselles *Felli* , *Cavalleri* , *Mauri* , dont les voix flexibles & mélodieuses , enchantent tous ceux qui les écoutent. Quels applaudif-

[33]

semens n'avez-vous pas donnés vous-même à *Geliotto*, lorsqu'avec un art admirable il roule, il file, il suspend ses sons ? Je n'hésiterois pas à l'appeller l'*Arion* de ce siècle. Personne ne chante avec plus de goût, plus de grace & plus de naturel que lui. *Pero* a une voix beaucoup plus belle que *Geliotto*; cependant *Geliotto* enlève tous les suffrages, & l'on n'a qu'une admiration muette pour *Pero*. Tant il est vrai qu'avec l'art on peut dompter la nature, la surpasser, l'embellir, la rendre plus frappante ou plus intéressante.

Je n'ai pas envie de combattre ce système, répondit *Fatmé* au Médecin, qui alloit encore poursuivre plus loin cette carrière, si

[34]

on ne l'eût arrêté. Je conviens de la vérité de tout ce que vous venez d'avancer : mais, vous ferez obligé d'avouer avec moi qu'il y a certains obstacles qu'on ne peut pas vaincre, soit par l'exercice, soit par les règles. Les obstacles sont, ou des oppositions réelles qu'a mises la nature, ou des maladies qu'il faut guérir par le secours de la médecine. Dans la première classe, se trouvent la fausseté & la mue de la voix. Dans la seconde, on peut placer l'enrouement, la toux, les rhumes, l'extinction de la voix, l'asthme. Il me paroît que la musique ne peut rien dans tous ces cas-là. C'est à vous, *Abdeker*, à me faire part des ressources qui vous reste-

[35]

roient à employer alors. Tout ceci est absolument de votre ressort, & vous ne devez pas me refuser quelques éclairciffemens sur chacun de ces articles.

Déjà la nuit étoit fort avancée. Il étoit tems de consacrer au sommeil les heures que le soleil passe à éclairer un autre hémisphere. *Abdeker* remit la conversation au lendemain. Les deux amans s'embrassèrent tendrement; le voluptueux *Morphée* tira un voile transparent sur leurs careffes, & les songes agréables eurent soin de répandre sur leur lit les roses & les pavots.

CHAPITRE II.

Méprise d'Abdeker & de Fatmé, qui leur occasionne la connoissance de Mocenigo. Défauts de la voix.

LE lendemain, *Abdeker & Fatmé* furent se promener sur la place de Saint-Marc. Cette place est le plus bel ornement de Venise, & est digne de la curiosité de tous les étrangers. Chacune de ses extrémités est terminée par un temple qui le dispute, en grandeur & en magnificence, aux plus belles mosquées. Les procuraties, qui sont des bâtimens construits en marbre,

[37]

& décorés d'une architecture fort régulière, regnent des deux côtés avec de grands portiques, qui élargissent encore la place, qui l'embellissent & qui la rendent plus commode. Dans un des angles, se trouve une tour d'une hauteur prodigieuse. Elle est entièrement dorée; & lorsque dans un jour serain le soleil darde ses rayons sur cette tour, ceux qui sont en mer l'aperçoivent de plus de trente mille. Il semble que de cette place on entre dans une autre qui va se terminer sur le bord de la mer. On l'appelle le *Broglio*. Le palais du Doge est d'un côté, & les procuraties sont continuées de l'autre, ce qui rend ce lieu très-agréable. Le *Broglio*

[38]

est la promenade des nobles. Ils occupent toujours un des côtés de cette place; tantôt, pour chercher le soleil; tantôt, pour se mettre à l'ombre, selon la saison. Comme leur nombre est fort grand, & qu'ordinairement ils ne se voient pas ailleurs, le *Broglio* est le rendez-vous général où les visites se font, & où l'on traite de plusieurs affaires. De sorte qu'il n'est pas permis de se mêler parmi eux dans le côté de promenade qu'ils occupent : l'autre côté est libre seulement. Ce lieu leur est si particulièrement destiné & approprié, que quand un jeune noble est parvenu à l'âge requis pour entrer au conseil, le premier jour qu'il prend la robe, quatre nobles de ses

amis l'introduisent en cérémonie au *Broglio*. Si quelqu'un d'entr'eux est banni du conseil, l'entrée du *Broglio* lui est en même-tems interdite.

Abdeker, qui ignoroit ces usages, se promenoit avec *Fatmé* au milieu de ces hommes, qui, la plupart, ne font consister la noblesse que dans les distinctions. Ce fut une espece de scandale pour eux ; & ils crurent que la politique Vénitienne ne devoit pas souffrir un pareil attentat. Aussi-tôt la chose fut mise en délibération. La question agitée, & examinée aussi attentivement que s'il se fût agi des intérêts de l'état, il fut conclu que quatre députés iroient fommer les

[4°]

étrangers de se retirer. Le jeune *Mocenigo* arriva à cet instant. Informé du fait, & voyant qu'il s'agissoit d'exclure indécemment de la promenade l'aimable fille qu'il avoit tant admirée à l'opéra, il perça la foule, & dit hautement à tous ceux qui l'environnoient: depuis quand la politesse est-elle une loi contraire à l'état? Les mauvais procédés font-ils moins d'ennemis? Quel affront a pu recevoir votre noblesse, de ce que deux étrangers ignorent vos bizarres coutumes? Vous devriez leur taire, plutôt que de leur apprendre. O ridicule vanité qui nous aveugle, même sur nos propres intérêts! Retenez ici vos députés, je me charge d'aller instruire

[41]

instruire moi-même ces deux jeunes personnes, qu'elles font sur des terres réservées en certains temps pour vos seigneuries. Il dit, & aucun n'osa répliquer. On respectoit dans le neveu la personne du Doge, dont la sagesse & les talens avoient mérité tous les égards de la république.

Pendant qu'on garde un profond silence, *Mocenigo* part précipitamment. Il vole vers *Abdeker* & *Fatmé*, moins pour leur faire un mauvais compliment, que pour tâcher, dans cette occasion, de s'attirer leurs bonnes grâces. Pardonnez, leur dit-il, en s'approchant d'eux d'une manière très-civile; pardonnez, si je vous aborde sans être connu de

Tome III.

D

[42]

vous. Vous contemplez d'un regard curieux nos temples , nos palais , nos places , nos monumens , & diverses choses rares qui font l'ornement de cette ville : peut-être souhaiteriez-vous apprendre l'origine , l'utilité de toutes ces choses , & les différentes anecdotes intéressantes qu'on peut avoir à ce sujet. Je puis vous donner plusieurs éclaircissements curieux , & vous procurer la facilité de voir plusieurs raretés dont vous aurez lieu d'être satisfaits. Je suis neveu du Doge , parent du plus grand nombre des Sénateurs , & ami des personnes les plus distinguées de la République. Il me sera par conséquent facile de contenter votre goût & votre envie. Le-Mé-

decin remercia *Mocenigo* de sa politesse, & accepta ses offres. *Fatmé* ne répondit que par un souris gracieux, qui prouvoit encore mieux qu'un long discours, qu'elle étoit charmée d'une pareille complaisance. Tandis que *Mocenigo* reçoit les remerciemens des deux étrangers, il les conduit insensiblement du *Broglio* dans la place de Saint-Marc. Toute la jeune noblesse le suivoit des yeux, & auroit désiré partager avec lui l'avantage d'une pareille compagnie. Les nobles Vénitiens, au contraire, qui touchoient presque à l'hiver de leur âge, se félicitoient de n'avoir point souffert cette innovation, d'autant plus déplacée, disoient-ils, que les Turcs

D ij

[44]

étoient les ennemis jurés de la nation ; & d'autant plus à craindre , que *Mahomet* étoit un homme rusé , qui ufoit de tous les stratagêmes pour connoître les forces , la situation , les intrigues , les complots de ceux qu'il vouloit persécuter. Suivant leur façon de penser , *Abdeker* pouvoit être un espion , dont il falloit examiner la conduite ; que *Mocenigo* , avec son caractère obligant , se livreroit peut-être trop aux pratiques secrètes & spécieuses d'un ennemi caché ; que l'Empereur Ottoman le mettroit sans doute dans ses intérêts , lui feroit trahir son devoir , & l'engageroit à livrer ses concitoyens , pour la conservation desquels il étoit né , il vivoit , il

[45]

devoit mourir. Tel fut le point de vue politique sous lequel on considéroit cette affaire. La conversation fut des plus agitées & des plus tumultueuses pendant toute la promenade. L'exclusion des deux étrangers fut regardée comme une action de vigueur, & fut traitée avec autant de discussion que la nouvelle la plus importante à l'état. Ces réflexions, quoique peu fondées, échauffèrent les esprits, & furent le germe d'une guerre cruelle qui devoit éclore entre l'Empereur de Constantinople & la République Vénitienne.

Mocenigo, éloigné de ce tumulte, n'entend pas les propos superflus & peu vraisemblables que tiennent des

particuliers, dont l'imagination vive & bouillante apperçoit dans le lointain des chimeres qui n'ont jamais existé. Il jouit d'un plaisir qu'il avoit tant désiré, de connoître la belle Turque & de converser avec elle. Cette premiere conversation ne fut que générale; tantôt elle rouloit sur la fondation de Venise & sur la maniere dont toutes les lagunes furent habitées; tantôt elle étoit ornée du détail historique de certains événemens, qui avoient donné lieu à des établissemens particuliers. Vous vous trouvez ici, leur dit-il, en continuant son discours, dont le fil s'étoit dirigé insensiblement vers cette question : vous vous trouvez dans une contrée, où, depuis long-

[47]

tems, on a déclaré la guerre à vos Sultans. Vos mœurs, vos coutumes, vos loix, votre religion sont si différentes de tout ce qui se pratique ici, que la paix peut régner difficilement entre deux puissances si opposées dans le principe du gouvernement. Quelquefois les armées Ottomanes ont remporté de grands avantages sur notre République. Souvent aussi les troupes Vénitiennes ont fait trembler l'empire du Croissant jusques dans ses fondemens. Vous en avez une preuve convaincante sous vos yeux. Voyez ces quatre chevaux de bronze, qui sont sur le portail de l'Eglise de saint Marc. Ces chevaux étoient attelés autrefois à un char du Soleil, qui servoit d'ornement à l'arc de triom-

phe que le Sénat de Rome fit ériger pour *Néron*, après la victoire que ce Prince remporta sur les Parthes. *Constantin* le Grand les transporta de Rome à Constantinople, où il les plaça dans l'Hippodrome. Enfin, les Vénitiens s'étant rendus maîtres de cette Ville superbe, ils en apportèrent plusieurs riches dépouilles, & sur-tout ces chevaux que vous voyez ici. Mais leur gloire fut moins grande alors, que celle de vous posséder aujourd'hui. Ils ne connoissent pas leur bonheur; & bien loin d'en jouir, ils ne songent qu'à l'écartier..... Tout-à-coup, *Mocenigo* s'arrêta. La maniere dont il prononça ces dernieres paroles, fit soupçonner à *Fatmé* quelque mau-
vaife

vaïse intention de la part du peuple chez lequel elle venoit se réfugier. Pourquoi me parler de guerre, dit-elle au jeune Vénitien qui l'accompagnoit, pourquoi jettez-vous l'alarme dans mon cœur ? Que signifient vos dernières paroles ? Méditez-on contre nous quelques mauvais desseins ? Sommes-nous suspects en cette Ville ? Et nous regarde-t-on moins comme des hôtes que comme des ennemis ?

Rassurez-vous, aimable étrangere, répliqua *Mocenigo* ; vous n'avez rien à craindre parmi nous ; & nous savons respecter les droits de l'hospitalité. Des discours, & même la façon d'agir de quelques-uns de mes compatriotes m'ont fait parler peut-

Tome III.

E

[50]

être plus ouvertement que je ne devois. Choqué de certains procédés, je n'ai pu céler ce que je voulois vous taire. Il faut vous tirer d'inquiétude, & l'aveu que je vais vous faire vous instruira pour l'avenir. Parmi nous, les nobles ont un droit singulier de choisir, dans chaque saison, le côté du *Broglio* où ils veulent se promener. Il n'est permis à personne de se mêler avec eux ; le peuple, & tous ceux qui ne sont pas nobles Vénitiens, peuvent tout au plus traverser la place, sans s'y arrêter. Ignorant cette bizarre coutume, vous vous êtes promenés à côté de ces êtres orgueilleux, qui en ont murmuré fort haut ; & je n'ai pu appaiser ce murmure, qu'en par-

[51]

tant sous prétexte d'aller vous avertir qu'il falloit vous retirer. Je me chargeois d'une commission aussi disgracieuse, moins pour vous faire éloigner, que pour avoir une occasion de m'approcher davantage de vous; & vous témoigner combien je m'estimerois heureux, si je pouvois jouir quelquefois du plaisir de vous voir. Ne craignez pas ici aucune hostilité: vous portez sur votre front l'empreinte de la douceur & de la paix. Seul, je puis confondre l'audace de ceux qui trameroient contre vous de dangereux complots.

Mocenigo ayant ainsi rassuré *Fatmé* & son amant, il les conduisit dans le palais ducal, & leur fit voir tout ce qu'il renfermoit de précieux.

E ij

Ensuite il les reconduisit jusqu'à leur demeure, en leur demandant la permission de venir leur faire sa visite. Les jeunes amans se trouverent trop flattés d'une pareille connoissance, & le supplierent de les honorer d'une aussi grande faveur. *Fatmé*, restée seule avec *Abdeker*, lui demanda ce qu'il pensoit du jeune Vénitien qui les avoit accueillis avec tant de bonté & de graces. Je ne puis m'empêcher, ajoutoit-elle, de lui donner toute mon estime, peut-être même lui accorderois-je toute ma confiance. Sa voix est si douce, son ton est si persuasif, qu'on ne peut hésiter à croire tout ce qu'il dit. Sa figure est si prévenante, son coup d'œil si tendre, qu'on ne peut

le soupçonner de détours ou de trahison.

Fatmé tint ce discours d'un air si animé, que le Médecin craignit les suites de la vive impression que *Mocenigo* venoit de faire sur le cœur de sa maîtresse, & qu'on le fraudât d'une partie de la conquête qu'il avoit enlevée à *Mahomet*. Néanmoins, il céla son trouble & son inquiétude; mais sa réponse se ressentit un peu de son embarras, & de cette étincelle de jalousie qui venoit d'éclorre. Après quelques momens de réflexions, dont *Fatmé* s'apperçut à peine, il répondit qu'en effet le jeune Vénitien avoit le grand art de tellement insinuer les choses, qu'il étoit sûr d'être approuvé.

E iij

[54]

L'inflexion & le timbre de sa voix, ajouta-t-il, son geste bien ménagé, les mouvemens bien réglés de son visage; tout, en un mot, chez lui tend à vous disposer en sa faveur, lorsqu'il parle. Celui qui l'écoute, bien loin de lui résister, semble ne plus penser que comme lui, & n'avoir d'autre volonté que la sienne. Talent vraiment séducteur, contre lequel il faut être en garde; ou bien, l'on tombe malgré soi dans l'erreur, & l'on ne s'en retire que long-tems après que le charme est dissipé. J'ai connu dans le voyage que je fis, lorsque je passai de l'Arabie dans la Turquie, un jeune-homme qui avoit ce même talent. L'impression qu'il faisoit en parlant, étoit

[55]

telle qu'on lui prêtoit la plus grande attention, & qu'on auroit toujours désiré de l'entendre. Souvent les choses qu'il disoit étoient fort ordinaires, mais elles prenoient des graces dans sa bouche ; de sorte que l'admiration venoit moins de son éloquence, que de son élocution. Art précieux pour celui qui le possède ; mais dangereux pour ceux sur lesquels il fait son effet. La raison est enchaînée, & l'on est la dupe de ses sens. Permettez-moi de ne pas m'étendre davantage sur ce sujet ; nous n'avions pas résolu de nous entretenir de la beauté & des charmes de la voix ; il étoit question d'en examiner les défauts.

Je ne vous entretiendrai pas de
E iv

[56]

la perte totale de la voix , qui est quelquefois l'effet de la paralysie ; & des maladies graves qui attaquent le cerveau. Il faut alors que la médecine rassemble toutes ses armes ; encore n'est-elle pas certaine de la victoire. Je ne vous parlerai pas non plus de l'absence de la voix , qui provient d'un défaut dans les organes de l'ouïe : c'est ainsi que les sourds de naissance sont presque toujours muets ; parce que n'ayant pas entendu les sons , ils ne peuvent les imiter. Les guérisons de pareilles infirmités doivent plutôt être regardées comme des libéralités de la nature , que comme des miracles de l'art. Le hasard , les fortes passions de l'ame , la terreur ,

[57]

l'étonnement, ont quelquefois donné l'usage de la parole à ceux qui ne l'avoient pas. Vous vous rappelez, sans doute, un fait que les historiens ont jugé digne d'être transmis à la postérité. Un Soldat Persan avoit le bras levé pour assassiner Crésus, qui marchoit à côté de son fils. Ce fils, qui étoit muet, s'aperçut du péril, il en frémit; & sa crainte lui fit faire un effort si prodigieux, que sa langue se délia tout-à-coup, & qu'il s'écria: Arrêtez, barbare: arrêtez; c'est le Roi. Le Soldat reste interdit, & Crésus évite le coup mortel qu'on alloit lui porter (1). Tel fut l'événement

(1) Hérodote, liv. I.

par lequel ce tendre fils recouvra l'usage de la parole. Digne récompense de l'amour qu'il avoit pour son pere.

On peut perdre encore la voix par plusieurs causes accidentelles : souvent la peur prive de la voix ; mais à peine les objets de crainte font-ils dissipés , que peu-à-peu on recouvre l'usage de la parole. Différens ulceres larges & profonds sur les organes qui doivent modifier l'air en sortant des poumons , éteignent la voix. On guérit de cette espece d'aphonie , en détruisant les causes qui l'ont produite. Vous avez connu la jeune Grecque *Astafie* (1),

(1) Ce nom signifie inconstante.

qui, après avoir eu mille amans dans la Ville, passa dans le ferrail de l'Empereur; elle perdit ainsi la voix par un ulcere, & la recouvra par mes soins. *Anchinoé* (1) sa sœur, dont l'esprit vif & enjoué amusoit toutes les odaliques, eut une extinction de voix par une cause plus extraordinaire. Etant endormie, elle respira la vapeur d'une lampe mal éteinte. Le matin, en se réveillant, elle ne pouvoit plus prononcer aucun son; & ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle recouvra un talent dont la privation la fâchoit beaucoup, & toutes celles qui se faisoient un plaisir de l'entendre.

(1) Ingénieuse.

[60]

Il est encore fort ordinaire aux personnes qui mangent des fruits acides, comme les citrons, les oranges & les bigarades, d'avoir des extinctions de voix. Celles qui sont plus délicates l'ont de même, pour avoir fait usage de simples fruits aigrelets, comme le verjus, la groseille, la grenade. Quelques tasses de thé, de capillaire ou de ferquis, le matin en se levant, ou le soir en se couchant, font bientôt disparaître cette indisposition. Il est un fruit bien plus à craindre pour la voix, que tous ceux que je viens de vous nommer. Ce sont les noix, qui, par l'irritation qu'elles font sur la langue & sur la gorge, resserrent tellement les instrumens de la voix,

[61]

que le gosier ne peut pas se dilater facilement. C'est avec raison qu'on les évite, lorsqu'on veut conserver la beauté de sa voix. Les amandes font touffer beaucoup, & causent une irritation qui empêche de parler avec facilité. De ces observations; connues même du vulgaire, on peut conclure qu'il faut éviter les alimens âcres & les liqueurs fortes, lorsqu'on veut conserver la beauté de sa voix, ou du moins ce timbre harmonieux qui soutient l'attention de ceux qui nous écoutent⁽¹⁾.

J'aurois voulu vous enseigner quelques particularités au sujet de la mue de la voix; mais je serois

(1) Voyez l'Observation première.

[62]

obligé de remonter à certaines connoissances dont la discussion vous paroîtroit peut-être peu intéressante. Je vous vois déjà presque fatiguée de mes réflexions. Vous paroissez distraite , & d'autres soins vous occupent. Non , je vous écoute , répondit *Fatmé* , qui avoit prêté une attention moins marquée qu'auparavant au discours de son amant , & qui réfléchissoit sur la connoissance de *Moceyigo* , dont *Abdeker* paroiffoit beaucoup moins touché qu'elle. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous entendre , ajouta-t-elle , & je n'ai jamais refusé d'être instruite par une bouche aussi éloquente que la vôtre. Je me ferois un crime de ne pas vous croire , reprit assez

[63]

froidement le Médecin ; & ce ne fera que par votre ordre que j'entrerais dans un détail qui me semble ici nécessaire pour développer les questions les plus importantes sur la voix. Ensuite il se retira pour ne pas montrer son humeur chagrine , dont il ne pouvoit dompter l'impétuosité dans ce moment. Quelquefois le soleil se cache dans les nuages , & il n'en sort que pour se montrer plus resplendissant de gloire à nos yeux. *Fatmé* , qui ne connoissoit pas les effets de la jalousie , n'apprécia point à leur juste valeur les mouvemens tumultueux du cœur de son amant.

CHAPITRE III.

Amis dangereux pour les femmes.

Suite des défauts de la voix ; différentes sortes de voix.

MOCENIGO, trop charmé de la connoissance de la belle étrangere , ne manqua pas à lui rendre de fréquentes visites , & à chercher à lui plaire par toutes sortes d'attentions. Ses manieres polies , son humeur complaisante , son nom illustre , le lierent étroitement avec *Fatmé* , qui cherchoit seulement la douceur d'une société gracieuse & distinguée.

distinguée. Bientôt, par ce canal, elle connut les femmes du plus haut rang de la Ville. Mais elle fut referrer les bornes de sa compagnie dans un certain cercle, qui, sans la jeter dans une trop grande dissipation, lui laissoit encore le moment de goûter les charmes de la vie privée & indépendante d'un cérémonial gênant, & pour celui qui y est obligé, & pour celui qui en est le sujet.

La jeune noblesse avoit déjà envié le sort de *Mocenigo*, lorsqu'il s'acquitta de sa commission; l'envie redoubla lorsqu'on fut qu'il jouissoit encore de plus près d'un objet, dont le moindre coup-d'œil pouvoit soumettre, dans la plus grande dif-

Tome III.

F

rance, l'ame la plus fiere. C'étoit le commencement d'une fermentation dans les esprits qu'on ne pouvoit pas prévoir, & que le neveu du Doge aidoit encore par sa conduite & par ses refus. En homme prudent, il écouloit peu les discours qu'enfantent le libertinage, l'impudence & l'étourderie. Peut-être aussi, jaloux de la conquête qu'il méditoit, il refusoit d'un air fermé les diverses sollicitations de cette espece de petits maîtres, qui veulent être introduits auprès des jolies femmes; & qui ne les connoissent souvent que pour les décrier, ou pour publier par-tout qu'ils en font les favoris, dans le tems même qu'ils en font, si ce n'est méprisés,

du moins peu estimés. *Mocenigo* avoit trop l'usage du monde , pour vouloir exposer aux traits de la médisance ou de la calomnie , une femme pour laquelle il avoit conçu un profond respect dès la première entrevue. Né avec un tempérament vif & impétueux , il étoit devenu sérieux & réservé , par des malheurs qui alterent presque toujours l'affiette naturelle de l'ame. En allant au-devant de *Fatmé* dans le *Broglio* , il avoit d'abord été entraîné par la vivacité de ses sens , toujours prompts à céder aux premières impressions ; en respectant *Fatmé* , il obéissoit à sa raison , accoutumée à réprimer ses sens.

Mocenigo étoit devenu l'ami de

F ij

Fatmé, & il n'en pouvoit douter. Il tâchoit de mériter l'amitié d'*Abdeker* ; mais il n'avoit encore reçu aucune marque qu'il étoit parvenu à fon but. Les sentimens qu'il avoit pour la belle Géorgienne, étoient d'une amitié tendre, affectueufe, égale à l'amour, mais plus folide que lui; ceux qu'il reflentoit pour le Médecin étoient d'une amitié délicate, obligeante, & fondée fur l'estime. De jour en jour, ces sentimens croiffoient, & il profitoit de cette familiarité, qui est le délaſſement du cœur & l'épreuve de l'efprit. *Mocenigo* étoit moins en garde contre lui-même; tout fon bon caractère ſe développoit ſans contrainte; il amuſoit beaucoup *Fatmé*,

[69]

qui , fans cette compagnie , auroit
ressenti tout l'ennui inféparable
d'une retraite aussi singuliere que la
sienne. Toujours forcée au silence sur
son état , ne se rappelant qu'avec
horreur le passé , songeant qu'elle
pouvoit être reconnue , & retourner
dans ses premiers fers , ou perdre la
vie ; tels étoient les tableaux que
lui traçoit son imagination , lorsque
livrée à elle-même , elle portoit
quelques regards sur ses malheurs
La présence de son ami dissipoit
tous ces nuages , & rendoit à son
ame toute sa sérénité. Ne pouvoit-
elle acheter par quelque complai-
sance ce bien qui lui rendoit le
fardeau de la vie plus léger ? Ne

[70]

devoit-elle pas le payer par un peu de reconnoissance ?

Si je n'aimois *Abdeker*, se disoit-elle à elle-même, j'aimerois *Moce-nigo*. Pardon, cher amant, je te fais une injure. Aurois-je dû jamais songer à aimer tout autre que toi ? Je suis une inconstante ; je suis une infidelle. Après n'avoir chéri que toi seul, après n'avoir emporté que ton seul souvenir, quand je suis descendue dans le tombeau, devois-je jeter un regard indiscret sur tout autre, lorsque tu m'as rendu la vie ; toi qui pouvois dans ce moment me la refuser sans crime ; toi qui ne pouvois me la rendre, sans exposer la tienne ? Sois encore assez tendre

[71]

pour prendre en main ma défense, & ne me pas trouver coupable. Ce n'est ici qu'une erreur du destin. *Mocenigo* n'est pas un monstre que je puisse haïr : c'est un homme aimable auquel je ne puis refuser mon estime ; voilà le terme où je m'arrête. *Abdeker* seul possède mon cœur ; j'adorerai même ses mânes, si la Parque perfide tranche le fil de ses jours avant que j'aie atteint la fin de ma carrière.

Dans les agitations de son ame, *Abdeker* faisoit ces réflexions : je n'ai donc effuyé tant de peines & de périls, que pour cueillir le fruit le plus amer & le plus empoisonné de l'amour ? Je n'ai arraché tant de ronces, que pour découvrir un

[72]

abîme. Inhumaine *Fatmé* ! tu perces mes entrailles avec le glaive qui devoit leur faire la plaie la plus fenfible. Je n'ai aimé que toi feule, & je t'étois même fidele dans mon infidélité avec *Chryfolite*. Tu as donc oublié tout ce que j'ai fait pour te plaire; & tous mes foins n'auront donc plus de valeur auprès de toi, parce qu'ils te font dus, & que je me plais à te les rendre ? Ah ! tout autre te plaira davantage, & moisfonnera avec facilité des rofes dans un champ où je n'ai cueilli que des épines ? Que dis-je, infensé ! Quelle est mon injustice ! Dois-je régner en tyran fur des charmes qui ne m'appartiennent que parce que j'ai fçu les ravir, ou qu'on m'en a accordé

la

la jouissance par grace & par choix ?
Dois-je soupçonner *Fatmé* coupable , à cause que je le crains ? *Mocenigo* a de la naissance , des talens , de l'esprit & de l'honneur : voilà ce qui me fait trembler. Aimerois-je donc mieux que *Fatmé* accordât son estime à quelque ame basse , à quelque méchant , à quelque hypocrite qui m'enlevât sans honte & sans remords un bien qui m'est plus cher que la vie ? Non , *Fatmé* est incapable de connoître ou de favoriser de pareils monstres. Elle fait rendre hommage au mérite , & elle le rend sans crime. Elle honore *Mocenigo* de son amitié , & elle me réserve tout son amour. Cruelle jalousie , que tu es belle , lorsque tu ne fors

Tome III.

G

point du cœur que tu fais palpiter !
Mais, que tu es horrible , lorsque
tu t'épanches au-dehors ! Il ne man-
quoit plus que ton venin dans mes
veines pour troubler mes jours , au
moment que je comptois les passer
dans le sein du bonheur & du repos.
Si tu te plais dans ces climats , &
que tu secoues ton flambeau & tes
serpens sur la tête de ceux qui y
abordent ; je fuis loin de ces lieux ,
& je vais vivre dans des contrées ,
où , sans aimer avec moins de vi-
vacité , j'aimerai avec moins de
fureur. Telle étoit la situation em-
barrassante des deux amans trans-
fuges. Cependant ils se cachoient
mutuellement leur trouble , con-
noissant la délicatesse & la sensibilité

[75]

de leur ame. *Fatmé* prit le parti de redoubler ses careffes à son cher amant , & de diffiper par fa gaieté cet air sombre qu'une tristeffe involontaire avoit empreint sur son visage. En le voyant arriver un jour, elle lui chanta ces paroles fi touchantes , qui se répandirent ensuite par toute la Ville.

*Ah! que ma voix me devient chere ,
Depuis que mon amant se plaît à la former !
Amour , rend mes accens dignes de le charmer ;
C'est peu , c'est trop peu de lui plaire ,
Oblige-le toujours à m'aimer (1).*

(1) On a cru devoir traduire ainsi des vers arabes , qui ont le même sens que ces paroles d'un de nos opéras.

G ij

Abdeker, comme réveillé d'un sommeil léthargique, vole au col de sa maîtresse, & donne un baiser voluptueux sur cette belle bouche, qui venoit de calmer sa douleur en ressuscitant tout les transports de son amour. Ceci, dit *Abdeker* en déridant son front, ceci est un reproche détourné d'avoir interrompu pendant si longtems mes leçons sur la voix, & une douce invitation d'entrer dans le détail que je vous avois promis. *Fatmé*, je vous obéis. *Fatmé* exprima son consentement par un baiser aussi tendre que ravissant.

On distingue ordinairement, dit le Médecin, cinq sortes de voix, le dessus, la haute-contre, la taille,

la basse-taille & la basse-contre. Chacune de ces especes de voix a une certaine étendue, & peut s'élever depuis un son jusqu'à un autre. C'est ce qui a fait qu'on a encore distingué chacune de ces especes.

Le dessus se divise en haut & bas-dessus. Le haut-dessus est ainsi nommé, parce que c'est la voix la plus aigue, la plus éclatante, & la plus élevée de toutes les autres voix : c'est celle des jeunes filles ordinairement & des jeunes garçons, jusqu'à l'âge de puberté. Le bas-dessus au contraire n'est pas si perçant, & ne monte pas si haut; mais cette voix est plus pleine ou plus mâle, plus grosse ou plus forte que le haut-dessus, & descend tou-

G ij

jours plus bas. Telle est naturellement la voix des filles nubiles ou d'âge un peu avancé, & celle des femmes ordinairement.

La haute-contre est celle qui suit immédiatement les dessus : elle en diffère fort peu ; ses sons sont moins grêles & moins clairs, mais ils sont plus nourris, & plus formés. On lui joint une autre sorte de voix, qu'on nomme haute-contre bâtarde, parce que les limites en sont plus resserrées.

La taille s'appelle ainsi, à cause qu'elle est la voix qui est au milieu de toutes les autres, ou qui tranche, pour ainsi dire, & sépare les voix supérieures des inférieures. Elle est la voix naturelle des hom-

[79]

mes faits, ou d'âge à l'être. Elle a cet avantage, qu'elle peut exécuter fans contrainte ce que les deffus chantent naturellement. Elle a une partie fupérieure & plus brillante, qu'on furnomme haute-taille ; mais elle fe confond avec la haute-contre.

La baffe-taille eft la voix qui eft immédiatement au-deffous de la taille. Elle ne monte pas fi haut, mais elle defcend plus bas. On la nomme concordant, parce qu'elle s'accorde parfaitement bien avec toutes les autres voix. Elle eft très-fonore, remplit bien l'oreille, & annonce les chofes avec dignité & avec majesté.

La baffe-contre eft ainfi appellée,

G iv

[80]

parce qu'elle est la voix la plus grosse, la plus pleine, la plus basse & la plus bruyante. Par l'étendue de son essor, ou son élévation, par la profondeur de son gouffre ou de son abaissement, elle imite les bruits les plus éclatans & les plus sourds.

De toute cette histoire, on peut inférer que la voix n'est pas toujours la même depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr; & que cette voix grêle de l'enfant qui crie dans son maillet, se change quelquefois en une voix mâle, qui éclate & qui tonne à son gré. Ce changement de la voix s'appelle mue, de la même manière qu'on appelle mue des oiseaux le tems où ils changent de

[81]

plumes (1). L'âge où cette mue de la voix est plus remarquable , & où elle arrive toujours , c'est celui de treize à quatorze ans. Il se fait alors une si grande révolution dans les deux sexes , qu'on pourroit croire que ce ne sont plus les mêmes êtres. Examinez cette jeune fille , qui vient d'entrer dans l'âge de puberté ; les Graces lui forment sa gorge ; Vénus exige son sang pour gage de la fidélité à son service ; les desirs lui développent son cœur ; l'imagination

(1) Du verbe *mutare*, qui signifie changer. Cet endroit étoit fort difficile à traduire : il a fallu s'écarter un peu du texte , pour se rapprocher du génie de notre langue.

[82]

enflamme ses esprits ; & cette voix timide , ce filet de voix , se change en une voix assurée , qui surprend ceux qui l'entendent. Maintenant , voyez ce jeune garçon qui touche à l'aurore de son bel âge : un feu secret coule dans ses veines , l'agite & l'étonne ; ses yeux deviennent plus étincelans ; son menton est orné d'un petit poil follet : il commence à sentir le prix de son existence : sa voix annonce sa force , & ses idées décèlent ses sentimens & ses desirs. Ainsi le soleil en se levant fait pousser l'herbe tendre dans la prairie , donne la vie & la vigueur à tous les arbres , & fait chanter les oiseaux qui se taisoient dans l'ombre de la nuit. Il est ce-

[83]

pendant des hommes cruels qui éteignent dans la jeunesse l'étincelle de ce beau feu qui devoit l'animer. Ces barbares , pour conserver à quelques jeunes gens cette voix claire & enfantine qu'ils font sur le point de perdre , leur arrachent les fruits dont se régénere le genre humain. Ils les privent d'un trésor précieux , pour leur conserver un foible avantage. Dans le ferrail , vous avez vu des victimes de ces infâmes pratiques , & vous en avez entendu dans les spectacles qu'on donne ici. A Constantinople , on les honore de la garde des femmes ; à Venise , on les applaudit , plus ils imitent les femmes : tristes privilèges ! qui ne valent pas la gloire

[84]

d'être homme, & de pouvoir reproduire un être semblable à soi-même. Mais, détournons nos yeux de dessus des objets qui méritent plutôt notre indignation que notre curiosité.

Pendant le tems de la mue, les tons de voix varient; de façon qu'on croiroit que l'on change de voix à chaque instant. C'est un clavecin mal accordé, où l'on ne trouve aucune proportion entre les intervalles des sons. Le dessus prend la forme d'une taille, & la taille dégénere bientôt en basse-taille. Mais il n'y a pas de forte de voix, dans ces circonstances, qui coure de plus grands risques que les dessus. Il y a fort peu de femmes & encore moins

[85]

d'hommes qui conservent alors , dans son entier, l'éclat & le brillant de cette voix. Les tailles subsistent ordinairement dans toute leur vigueur ; & si elles perdent quelque chose dans leur élévation , elles le gagnent dans leur profondeur. Quelquefois il arrive qu'elles se changent en basse-taille, & qu'elles descendent jusqu'à la basse-contre. Ces voix ont leurs beautés particulières & très-estimables , qui font peu regretter le talent de lancer des sons perçans & argentins. Tous ces changemens sont l'ouvrage de la nature, & je ne pense pas que l'art puisse y avoir quelque part.

On demande si pendant la mue on doit exercer sa voix. Cette ques-

[86]

tion est souvent agitée, & l'on cite des exemples des personnes qui ont perdu l'étendue de leurs sons, & qui se sont gâtés le gosier pour avoir forcé leur voix pendant ce moment. On peut répondre, si je ne me trompe, que cela ne seroit pas arrivé par un exercice modéré, qui, bien loin d'être nuisible, seroit devenu utile, en donnant aux fibres du gosier la facilité de se contracter, & de se relâcher avec plus ou moins de force, en les accoutumant à des vibrations qu'elles ne peuvent acquérir que par des actes fréquemment répétés. Il est donc nécessaire, & sur-tout dans le tems de la mue, lorsqu'on veut se former la voix, de donner un certain effort

à ses fons , fans cependant trop exiger de l'organe qui doit les produire. Peu-à-peu cet organe devient plus flexible ; & ne reste point dans une inaction , dont il est impossible après de le retirer. Une précaution essentielle dans ces circonstances , est d'éviter tout ce qui peut enrouer , enrhummer , ou causer quelque toux. Les bandelettes musculeuses , qui modifient l'air lorsqu'il sort des poumons , se relâchent par une lymphe trop abondante , ou se roidissent par une humeur trop âcre ; ce qui empêche leur juste tension , dans l'instant même qui en doit décider pour le reste de la vie. Telle est l'époque où la voix commence à devenir fausse ; & tout le monde

fait combien il est difficile de déraciner un pareil vice.

Lorsque je parle de la fausseté de la voix, je ne l'entends ici que sous l'acception ordinaire : car, à parler strictement, il n'y a point de voix fausse. La voix, dans tous les cas possibles, procède toujours par des tons entiers ou par des demi-tons; quelquefois elle exprime des quarts de tons; mais, c'est avec une adresse infinie. Dans toute cette marche, il n'y a rien qui ne soit suivant l'ordre de la nature : à moins qu'on ne veuille donner le nom de voix fausse à celle qui, devant former des tons entiers, n'exprime que des demi-tons; ou bien, qui devant former des demi-tons, rend
des

des tons pleins & entiers. Alors, ce n'est fausseté que dans l'intonation ; & ce vice part plutôt du défaut de justesse de l'ouïe , que de celui de l'organe de la voix. Vous avez pu remarquer que les personnes qu'on accuse d'avoir la voix fausse ne paroissent pas l'avoir lorsqu'elles parlent , mais seulement lorsqu'elles veulent chanter. Selon mon sentiment , les choses doivent se passer ainsi ; parce que le discours , dans la conversation , est susceptible de mille tons diverses & indéterminés , tandis que dans le chant les airs dépendent d'un rapport fixe entre les sons ; rapport qui ne peut être connu que par l'attention , & l'impression faite sur l'organe de l'ouïe.

Tome III.

H

[90]

Dans toute autre hypothese, la faufseté de la voix se feroit également remarquer, dans la simple conversation, comme dans l'exécution des airs les plus naturels; la faufseté de la voix dépendroit toujours d'un vice dans les instrumens qui la produisent, & jamais d'un défaut de justesse de l'oreille. L'union sympathique des instrumens de l'ouïe & de la parole est si intime, que les fonctions de ceux-ci cessent lorsque les fonctions de ceux-là sont abolies; c'est pourquoi, les sourds de naissance sont muets, parce que ne connoissant pas les sons, comment pourroient-ils les former? Mais, je ne dispute pas des termes; & pour combattre une erreur, je ne

[91]

prétends pas tomber dans une autre ,
en étendant trop loin mon principe.
Il y a des cas , où , malgré toute la
justesse de l'oreille , l'organe de la
voix produit des sons mal mesurés ,
comme il arrive dans les catharres ,
dans les enrouemens , dans les rhu-
mes de cerveau. La voix devient
rauque : & si l'on chantoit alors , on
observeroit mal la proportion qui
doit se trouver entre les sons. Ce
vice n'est accidentel à l'organe de
la voix , & il faudroit un vice con-
stant pour être la cause première de
la fausseté habituelle de la voix ,
ainsi qu'on le pense ordinairement.
Quoiqu'il en soit , de quelque
origine que parte la fausseté de la
voix , il est certains moyens phy-

H ij

[92]

fiques qu'on peut employer pour détruire ce vice. Si le vice est constant, & qu'on ne soupçonne aucun défaut dans l'instrument de la voix, tandis qu'on peut accuser l'oreille d'être peu attentive ou peu sensible aux impressions, il faut écouter souvent ceux qui chantent avec justesse & précision, y prendre un intérêt si vif, un plaisir si marqué, que l'ame ne puisse oublier une sensation aussi forte & aussi gracieuse. Il faut d'ailleurs exercer souvent sa voix sur des airs aisés & naturels, pour entreprendre ensuite des chants plus difficiles. On devient enfin bon ouvrier à force de travailler, & de copier de bons modèles; &, si l'on n'a pas la gloire d'exceller, on n'a

pas du moins la honte d'être placé le dernier.

Si, au contraire, le vice de l'intonation dépend absolument d'une certaine aspérité dans le gosier, d'un rhume, d'un enrouement, de l'abondance de la pituite, on doit se servir des remèdes qui adoucissent la lymphe, qui calment la toux, qui relâchent les fibres, qui augmentent la transpiration, qui expulsent les humeurs vicieuses & superflues. On remplit la plupart de ces indications par une ample boisson d'eau tiède, dans laquelle on a fait infuser des fleurs pectorales, ou bouillir quelques racines & quelques feuilles de plantes mucilagineuses.

Les Grecs, qui aimoient passion-

nément la musique, faisoient beaucoup usage du miel, qu'ils mouroient en rayons, ou qu'ils délayoient dans de l'eau pour en faire une liqueur gracieuse. De-là, ces louanges qu'ils ont prodiguées au verdoyant Hymette, cette montagne de l'Attique, si fertile en thim & autres fleurs choisies par les abeilles. Depuis que le sucre est devenu plus commun, on a abandonné l'usage du miel, & il n'y a gueres de compositions où on ne le fasse entrer, soit pour leur donner un goût plus agréable, soit pour les conserver plus long-tems Il domine dans les pâtes, dans les tablettes, dans les fyrops & dans les confitures. La quantité de ces fortes de médica-

mens, qu'on recommande dans les rhumes & dans les toux, est prodigieuse. Celui-ci prône le sucre d'orge, le sucre tors, le sucre rosat, les pâtes de guimauve, les tablettes d'yeux d'écrevisse, le jus de réglisse : celui-là vante les syrops de guimauve, de tuffilage, de capillaire, de velar ou tortelle (1). Mais, je vous fais ici la description d'une pharmacie. Je vais me taire sur cet article, quand j'aurai seulement tiré ces deux conséquences : la première, qu'il faut que la beauté de la voix soit d'un prix bien estimable, puisqu'on a cherché tant de moyens de

(1) Voyez l'observation II.

la conserver ; la seconde , qu'il n'y a gueres que les personnes d'une certaine délicatesse si attentives à la conservation d'une voix harmonieuse , puisqu'on a écarté tout remede disgracieux , & qu'on a couvert les autres d'une enveloppe agréable.

Avec les moyens que je viens de rapporter, on peut aisément dompter les vices qui rendent la voix rauque & enrouée. Mais, il est plus facile de prévenir les maladies que de les guérir. Souvent encore laissent-elles, après leur guérison, une empreinte qu'il est difficile d'effacer. La voix se gâte, & se perd même, par plusieurs rhumes & plusieurs enrouemens consécutifs. Il est donc intéressant

[97]

ressant pour les personnes qui ont une belle voix, de ne pas s'exposer imprudemment au froid, de ne pas chanter étant exposées au ferein, de ne pas exercer leur voix dans un endroit où il fait beaucoup de vent. Elles doivent sur-tout éviter le froid des pieds, les fraîcheurs de la nuit, l'humidité de certains appartemens.

Rien n'est plus disgracieux que d'entendre parler du nez. Je me fers encore ici de l'expression ordinaire : car, suivant l'usage reçu, parler du nez, c'est précisément n'en pas parler. Vous pouvez dans l'instant en avoir la preuve. Je ferre, en parlant, mon nez avec mes doigts ; afin que les accens ne partent point par mes narines. Alors, le son re-

Tome III. I

rentit dans la voûte du nez & de la bouche, & forme ce nasillonnement ridicule, qui frappe l'oreille d'une manière choquante. Il est une secte de Faquirs dans la Perse, gens portant longue barbe & courts cheveux; renonçant au superflu pour avoir toujours le nécessaire; fuyant la vanité extérieure pour mieux retrouver leur amour-propre: ces Faquirs se font une loi de nasillonner en chantant à leur dieu des hymnes & des cantiques; comme si leur divinité se trouvoit plus honorée par un chant bizarre, que par un chant noble & majestueux. Imaginez-vous un concert de cannes, dont le cri monotone & ridicule étourdirait, pendant des heures entières, ceux qui feroient venus les écouter.

Fatmé sourit de la comparaison ; & le Médecin continua en ces termes : le plus souvent , ce vice ne vient que d'une mauvaise habitude ; & on ne peut le corriger , qu'en faisant , pendant quelques mois , une sérieuse attention à la manière dont on prononce ses paroles. Il faut surtout éviter la fréquente répétition de certaines consonnes qu'on nomme nazales. Le vice ne profite que trop de la pente qu'on a à y tomber. Si ce défaut vient d'un polype , qui ; en s'allongeant , bouche les conduits de la respiration , il faut absolument extirper cette excroissance vicieuse , si l'on veut que la voix retentisse avec harmonie dans les cavernes que lui a creusé la nature.

I ij

[100]

Si ce défaut vient d'une mauvaise conformation des narines , ou de quelqu'accident arrivé aux os du nez ; les remèdes deviennent superflus , si l'on a attendu à donner les secours nécessaires , & si une main imprudente n'a pas assez ménagé les droits de la beauté du visage ou de la voix , en voulant réparer les injures d'un fort malheureux.

Quelques personnes rendent leur voix difforme , en parlant trop de la gorge : ce défaut est insoutenable , lorsqu'il paroît affecté. D'autres parlent gras : ce défaut est tolérable , lorsqu'il n'est point trop outré. On a observé même que ce ton avoit quelquefois des graces , & étoit toujours préférable à trop



[101]

de sécheresse ou de rudesse dans la voix. Peut-être seroit-ce à cause qu'il sembleroit naître de cette molle nonchalance si estimée par la volupté. On raconte que *Démosthène*, ce foudre d'éloquence Athénienne, prononçoit difficilement certains mots, parce qu'il parloit gras naturellement. Il voulut se corriger d'un défaut qui retardoit son impétuosité dans le récit de ses harangues. En se promenant sur les bords de la mer, il mettoit un petit caillou sous sa langue, & tâchoit, en prononçant quelques mots fort haut, de surpasser les bruits des flots agités. Par des efforts redoublés, les organes qui s'étoient accoutumés à franchir un obstacle puissant, ne

I iij

rardèrent pas à jouir de toute leur liberté.

Vous avez entendu des personnes ferrer les dents en parlant ; & vous vous êtes sans doute apperçue combien cette mauvaise habitude est disgracieuse : la bouche doit être suffisamment ouverte , pour laisser sortir librement les sons , & ne pas leur donner des accens mornes & lourds.

Vous en avez entendu d'autres bégayer ou balbutier. Cet empêchement , dans la prononciation , fatigue beaucoup les oreilles , & nous rend plus attentifs à la difficulté avec laquelle s'échappent les sons , qu'à ce qu'ils doivent exprimer. Ce défaut part des muscles de la langue ,

qui ne sont pas libres dans leur mouvement. Il n'y a aucune partie de la bouche qui ne contribue à la formation de la parole. Si elle est empêchée dans son action, la voix est gênée; si elle est détruite, la voix manque, ou n'est qu'un son confus & mal articulé. Je vous ai déjà dit combien les dents & les gencives étoient nécessaires, pour la prononciation; la luette, le voile du palais, & toutes les parties environnantes de la bouche ne sont pas moins utiles pour modifier les sons, les rendre agréables, & former des mots qui expriment nos pensées.

La langue, il est vrai, est le premier instrument qu'on met en

I iv

œuvre dans cette occasion. Cet excellent & dangereux présent de la nature, qui fait les discrets & les perfides, qui fait les sages & les imprudens, qui fait les amis & les ennemis, qui engage & qui dissuade; l'organe de notre goût, le siège du plaisir que nous avons à boire & à manger; la pierre de touche qui nous fait discerner l'aliment d'avec le poison; la langue, dis-je, peut-être gênée, tantôt à sa base, tantôt à sa pointe, tantôt à son corps, tantôt à son frein. Chacun de ces inconvéniens est un obstacle à la liberté & à la beauté de l'intonation, de la voix & de la parole : obstacle d'autant plus difficile à surmonter, que la cause en sera plus cachée.

Mais les défauts ne viennent pas toujours de nos organes; ils naissent quelquefois de la manière dont nous nous en servons. On voit des personnes qui parlent si vivement, qu'elles ne se donnent pas le tems d'articuler leurs mots. Pour se servir de l'expression ordinaire, elles bredouillent; à peine peut-on saisir ce qu'elles veulent dire. On en voit d'autres qui parlent si lentement, qui pesent avec tant d'affectation sur chaque syllabe, qu'elles ennuient ou qu'elles endorment. Il faut garder un juste milieu entre cette trop grande promptitude & cette lenteur: les extrémités sont toujours défectueuses. Il faut savoir encore s'affranchir de cette loi gé-

[106]

nérale ; tantôt animer sa voix , pour peindre la vivacité de la joie , de la colère , d'une action précipitée ; tantôt traîner ses paroles , pour exprimer l'abattement de la tristesse , la langueur de la mollesse , l'incertitude d'un choix. C'est souvent le ton qui force l'attention de l'auditeur , qui remue ses passions & qui captive sa bienveillance.

Je ne crois pas devoir vous parler ici de la voix cassée des vieillards , de la voix entrecoupée des asthmatiques , de la voix essoufflée des phthiques , de la voix éteinte des vaporeux , de la voix enrouée de quelques personnes sujettes aux vers. Tous ces défauts partent des maladies qui résistent souvent aux plus

puissantes armes de la médecine ; & qui font souvent oublier jusqu'au nom de la beauté , pour songer à une vie languissante , à laquelle on est encore attaché.

Cette conversation sérieuse étant finie , les deux amans se dirent mille choses plus tendres les unes que les autres. *Fatmé* remercioit son amant de sa complaisance. *Abdeker* parloit de son amour. Par un retour secret de sa jalouse fureur , il demanda à sa maîtresse des sermens de fidélité ; sermens qu'il n'auroit jamais exigés , si une noire passion n'eût troublée ses esprits. Que je te jure , cher Médecin , que je t'aimerai toujours ? répondit *Fatmé* : Ah ! je te le jure , par ce que j'ai de plus cher ; je te

[108]

le jure par toi-même. Mais, pourquoi exiger aujourd'hui de moi des sermens, lorsque tu ne m'en demandois pas dans des tems plus difficiles; lorsque l'impérieux *Mahomet* pouvoit outrager ton amour, & nous confondre ensuite tous les deux dans la nuit du tombeau? Quelle est donc ton inquiétude? Quelle est ta défiance? Quels sont tes soupçons? Avec autant d'amour que j'ai pour toi, peut-on être infidèle? Eh! qui a pu t'aimer une fois, peut-il ne pas t'aimer éternellement?

Je connois mon erreur, répliqua *Abdeker*, étant tout ému. La bouche profere les sermens, & le cœur seul leur donne toute l'autenticité

[109]

qu'ils peuvent avoir. Je ne doute point de la solidité du nœud qui nous unit ; mais, quand on est heureux, n'est-il pas permis de craindre qu'un ascendant cruel ne fasse finir un jour notre bonheur ? Je t'aime en liberté, je jouis de tes charmes tranquillement ; je suis au comble de mon bonheur. Situés au sommet de la montagne, ces arbres, qui dominant sur l'horizon, & qui jouissent de toute la liberté de l'atmosphère, ne sont pas au-dessus des orages & de la tempête. Si la foudre tombe, ils en sont les premiers atteints ; si les vents souffent, ils en reçoivent les premières impressions ; s'ils luttent contre les ouragans, ils en sont d'abord bri-

[110]

fés, ils en font déracinés, & ils couvrent la terre de leurs débris. Aimable paix ! ne régneras-tu jamais dans le sein des hommes ? Si je réfléchis sur le passé, j'ai la gloire d'avoir traversé les dangers en vainqueur. Si je contemple le présent, je ne vois que des sujets de consolation, & d'une félicité parfaite. Il faut que je jette mes regards sur l'avenir, pour voir des précipices que creuse peut-être mon imagination. Ah ! chère amante, je serois fans doute indigne de ma félicité, si je t'aimois moins, & si mes craintes & mon trouble n'étoient les enfans de la violence de mon amour ! L'innocente *Fatmé* rassura si bien par ses caresses le timide Médecin, qu'il

[III]

crut que rien ne pouvoit altérer son bonheur , qu'il comparoit à celui des dieux , toujours égal , & toujours au-deffus des efforts du deffin.



CHAPITRE IV.

*Du soin des cheveux. Histoire de
Fotis. Chevelure de Bérénice.*

LE soleil étoit presque au milieu de sa course, il lançoit déjà ses rayons avec beaucoup de force ; & les ombres ne cachotent plus l'éclat de la terre dans un jour pur & serein. *Fatmé* tendoit encore les bras à un songe voluptueux qui venoit de s'enfuir ; elle ouvrit la bouche pour l'appeller, le sommeil l'emmenoit avec lui. Elle écarte avec sa main quelques pavots que *Morphée* avoit
laissé

[113]

laissé sur ses paupières. Elle sent un calme dans les sens qu'elle n'ose interrompre. Couchée mollement, tous ses membres sont dans cette situation ravissante, que le Dieu de Cythere ne fait voir qu'à ses favoris. Le Dieu malin avoit même déjà repoussé ces voiles, dont on s'enveloppe pour prévenir le froid de la nuit. Peut-être avoit-il pris pour prétexte, que la chaleur du jour étoit déjà incommode, & qu'un pareil fardeau devenoit inutile ou malfaisant. Telle étoit *Vénus*, lorsque couchée sur un lit de jasmin & de roses, elle attendoit dans l'impatience de ces desirs les embrassements d'*Adonis*.

Il étoit tems de se lever. *Fatmé*
Tome III. K

[114]

sonne *Florise*. Elle arrive à l'instant, & la belle Géorgienne se jette entre ses bras. C'est cette fille qui a le soin de mettre le premier voile sur les charmes de sa maîtresse, & sur ses graces qui bondissent de se voir en liberté. C'est elle que *Mocenigo* a mis dans ses intérêts par des manières polies, & par des petits présents qui flattent plus la vanité que la cupidité. C'est elle qui ne manque pas de parler avantageusement de *Mocenigo*, toutes les fois que sa maîtresse en fait mention. Elle ne tarit pas sur ces éloges ; elle exalte ses talens, elle pallie ses défauts ; elle laisse même entrevoir, que si un jeune-homme aussi aimable étoit assez heureux pour obtenir certaines

[115]

faveurs réservées aux amans, elles les couvriroit des ténèbres du silence & de l'oubli. *Fatmé* approche de sa toilette, délie la bandelette qui rassembloit ses cheveux, & abandonne à *Florise* le soin de leur donner ce contour & cette forme qui augmente les appas, en prêtant à la nature de nouvelles graces.

Abdeker, que quelques affaires avoient appelé dans la Ville, arriva. Peu de tems après, on annonça *Mocenigo*, qui fut aussi se placer auprès de l'aimable étrangere, qui, sans avoir besoin d'ajouter un nouveau lustre à ses charmes, les mettoit cependant dans un plus beau jour. Il admira la

K ij

beauté des cheveux de *Fatmé*, & ne put s'empêcher de leur prodiguer ses éloges en présence même de son amant. Ils étoient plantés sur son front, comme s'il eût été ceint d'un diadème. Ils se prolongeoient en pointe vers les tempes, de même qu'un promontoire s'avance dans la mer. Les boucles descendoient par étages sur les épaules; & formant mille replis tortueux, se terminoient enfin à la ceinture. On auroit dit d'un fleuve qui se précipite de la cîme d'une montagne; à chaque obstacle qu'il rencontre, il se replie sur lui-même; bientôt, roulant ses flots à côté du rocher rebelle, il forme diverses cascades & va serpenter dans la

plaine. Ces beaux cheveux étoient châains. Les fourcils & les paupières avoient la même couleur.

Vous avez raison, dit *Florise*, de louer une belle chevelure ; c'est le premier ornement de la tête. J'ai entendu dire qu'ils étoient les liens qui enchaînoient les cœurs des amans. Aussi, m'étant destinée à en prendre soin, je ne laisse échapper aucune occasion de me perfectionner dans mon art ; & je puis me rendre cette justice, que plusieurs personnes ont été contentes de mes avis & de mes soins. Tous les jours, avec un peigne d'yvoire, je nettoie le fon qui s'amasse sur la tête, soit par les parties grossières de la sueur & de

la transpiration, qui se mêlent avec la poussière que l'air entraîne avec lui, soit par les particules desséchées de la surpeau, qui se détachent fort aisément. Si cette crasse devient trop abondante, ce qui annoncerait un vice réel dans les glandes de la peau, je fais faire usage de pomades, & de lotions particulières qui enlèvent bientôt la cause de cette difformité (1). Outre que par ces soins on évite les démangeaisons, les dartres, les boutons, peut-être les migraines, les douleurs de tête; on détruit, oserai-je le dire, le germe

(1) Voyez l'observation III.

[119]

& l'afyle de certains petits insectes qui annoncent plus la malpropreté que la maladie. Insectes féconds, dont la postérité est aussi nombreuse qu'une armée, dans l'espace de tems que le soleil met à passer d'un pole à l'autre pole (1).

Lorsque les cheveux me paroissent trop secs au toucher, je les adoucis avec un peu de pomade de jasmin ou d'huile d'amandes douces. Par ces simples moyens, on en prévient la chute; on les empêche de créper, on nourrit leur racine, qui, en fournissant des fucs plus abondans, les fait

(1) Voyez l'observation IV.

[120]

croître beaucoup plus vite. Lorsque les cheveux sont trop gras & trop huileux, je les poudre légèrement avec la houpe, & après avoir passé plusieurs fois le peigne, je les poudre une seconde fois. C'est ainsi qu'on pare en peu de temps une chevelure, qui n'offriroit par elle-même rien que de dégoûtant (1).

Mais, ce ne sont-là que des détails de propreté, qui entraînent avec eux une utilité bien sensible. Je ne me suis pas seulement arrêtée à ce terme, que la moindre coëffeuſe de Veniſe ne doit pas

(1) Voyez l'observation V.

ignorer.

[121]

ignorer. J'ai eu aussi en vue des objets plus intéressans. En général, les femmes sont fâchées de vieillir; cependant, si elles sont assez heureuses pour parvenir à un âge avancé, elles voudroient cacher les marques de leur vieillesse. Les cheveux qui grisonnent ou qui blanchissent peu-à-peu, les trahissent; & les cheveux blancs sont la neige de l'hiver de notre âge. Adieu, plaisirs, vous nous fuyez plus vite qu'un éclair. Nous ne sommes plus l'objet des complaisances de mille adorateurs. Nous ressemblons à ces idoles renversées par les siècles: on ne les regarde plus, on ne les estime plus; & , bien loin de leur adresser aucun culte, on les foule

Tome III.

L

aux pieds, comme la poussière inutile. Quels regrets pour une femme qui a su plaire, qui conserve encore des desirs, & qui pourroit prétendre à des hommages, si l'on n'aperçoit les ruines de sa beauté! Je compare son chagrin au désespoir de cet ambitieux, qui, après s'être élevé par ses brigues jusqu'à la faite des honneurs & des richesses, tombe tout-à-coup dans l'abîme de l'indigence & de l'ignominie. Aujourd'hui, les femmes peuvent se rassurer contre de pareilles craintes. Si je n'ai pas le secrets de les rajeunir, je puis au moins leur donner les apparences d'une jeunesse folide & constante. Par-tout, où la réalité nous manque, il faut bien

[123]

se contenter de l'apparence. J'ai appris l'art de teindre les cheveux, de les rendre noirs ou blonds, suivant le goût de celles qui voudront cacher le fardeau des années qu'elles portent sur leur tête (1). C'est avec les mêmes secrets que je puis changer la couleur rousse des cheveux : couleur si fort estimée en Asie, & que nous détestons dans nos contrées.

Cependant, il ne faut pas croire que les cheveux blancs soient toujours le caractère distinctif de la vieillesse. J'ai connu une jeune femme dont les cheveux devinrent

(1) Voyez l'observation VI.

[124]

blancs tout-à-coup par la peur. Elle étoit feule avec fon amant , avec lequel elle fe confoloit de l'abſence de fon époux. Le mari incivil arriva au moment qu'on s'y attendoit le moins , & l'amant n'eut que le tems de s'enfuir par un eſcalier dérobbé. La femme heureuſement en fut quitte pour la peur , & la couleur de ſes cheveux. Bien des femmes auroient ſouhaité en être quitte à ſi bon marché.

Le neveu du Doge & le Médecin applaudirent à *Florife* , qui paſſoit au fer une papillote de ſa maîtrefſe, Toutes les ames ſont ſenſibles à la gloire ; les applaudiffemens firent oublier à cette fille que le fer étoit un peu chaud , & qu'elle

[125]

l'approchoit trop près de la tête. *Fatmé* fit un cri qui fit revenir *Florise* de sa distraction. Comme elle aimoit beaucoup à parler, & qu'elle s'embarraffoit fort peu de mettre quelque ordre dans ses discours, en demandant excuse à *Fatmé*, elle disserta sur la meilleure maniere de friser, d'arranger les boucles & de coëffer à l'air du visage. Elle agita la question de favoir s'il est plus avantageux aux femmes de relever leurs cheveux, ou de les laisser flotter à leur gré sur les épaules & sur le sein. Elle trancha absolument la difficulté, & dit ingénument son avis. Puis, revenant sur ses pas, elle dit : je ne fais par quelle distraction j'ai pu me servir

L iij

[126]

d'un fer un peu trop chaud ; j'ai toujours le soin d'essayer son degré de chaleur, & j'y fais la plus sérieuse attention. Sans cela, on risque de brûler les cheveux, de les dessécher & de les roussir. Si la brûlure étoit un peu considérable & endommageoit la peau, l'endroit brûlé devient chauve, & l'on porte sur son front les marques de la maladresse ou d'un accident. Je me souviens d'avoir vu quelques personnes, dont une partie de la tête étoit dépourvue de cheveux, soit parce qu'elles étoient tombées dans le feu par l'imprudence des nourrices, soit parce qu'on avoit répandu sur elles quelques liqueurs bouillantes. Ce feroient-là, sans doute, des torts à

réparer : mais mon art ne s'étend pas si loin.

Comment, dit *Abdeker*, avec autant de talens que vous en avez, vous ignorez des choses essentielles à votre état. Voyons si je puis vous donner quelques lumières sur cet article. *Fatmé* ne sera pas fâchée, je crois, de nous entendre. Tout ce qui concerne la beauté l'intéresse, & c'est avec raison ; car elle est si belle, que c'est soutenir sa cause que de plaider celle de la beauté. Vous êtes toujours obligeant, répondit *Fatmé*, & vous pouvez être certain que tout ce qui sort de votre bouche a le don de me plaire. Je prétends même que *Mocenigo* s'amuse de tous ces discours ; & pour

[128]

qu'il y prenne part davantage, il nous dira aussi son sentiment. La toilette est le théâtre où l'esprit, les talens, les propos instructifs & amufans ne sont pas déplacés ; on bannit de la scène les acteurs muets, vous parlerez *Mocenigo*, & vous êtes en état de jouer un des plus beaux rôles. Le neveu du Doge répliqua qu'il n'étoit pas prévenu, & que pour obéir cependant aux ordres d'une personne qu'il ne voudroit pas dé-fobliger, il feroit part de ses remarques, si l'occasion s'en présentoit. Mais, ajouta-t-il, je puis vous satisfaire à l'instant, si vous voulez me permettre de vous raconter une histoire qui revient assez bien au sujet dont il est ici question. Vous

[129]

y verrez combien les cheveux sont essentiels à la beauté, & qu'ils sont quelquefois les filets dans lesquels se prennent les amans.

Lucius, qui fut changé en âne (1), parcouroit la Theffalie pour apprendre les secrets de la magie. Il s'arrêta chez le bon-homme *Milon*, vieil avare, qui étoit le premier de la ville parce qu'il étoit tout à l'entrée. Epris des charmes de la fervante de son hôte, il lui exprimoit sa passion de la façon la plus galante. Cette fille étoit vive, plai-fante, peu farouche, & n'annon-

(1) Voyez l'âne d'or d'Apulée, liv. 2.

[130]

goit point de longs combats à ceux qui voudroient tenter sa défaite. Elle s'appelloit *Fotis*, peut-être parce qu'elle étoit aussi éclatante que la lumière.

Lucius étoit sur-tout frappé de la beauté des cheveux de *Fotis*, il en faisoit le principal sujet de ses méditations. Ce sont eux, disoit-il, qui enchaînent mon cœur, qui fixent mes regards, qui captivent mes desirs. Les cheveux parent autant la tête de ma *Fotis*, que les plus beaux habits peuvent orner le reste du corps de toute autre par leurs plus vives couleurs. Tu possèdes, aimable fille, le premier ornement des Graces. Ornement qu'elles ont reçu des mains de la

[131]

nature , & fans lequel tous leurs charmes feroient fans effet. Otons les cheveux d'une belle femme , dépouillons fon front de cet ornement ; fût-elle descendue du ciel , fût-elle engendrée de la mer , & nourrie au milieu des ondes ; fût-elle Vénus elle-même , accompagnée des Graces & des Amours , parée de fa ceinture & parfumée des odeurs les plus exquisés ; fi elle paroît avec une tête chauve , elle ne peut plaire , fon Vulcain même la trouvera défagréable. Y a-t-il rien au contraire de plus charmant que les cheveux d'une belle couleur , arrangés proprement , & éclatans d'un luftre changeant dont l'œil est ébloui. Les uns plus blonds que

[132]

L'or qui pâlit ; les autres noirs comme le plumage d'un corbeau , & aussi changeans que la gorge des pigeons ; tantôt parfumés d'essences précieuses ; tantôt peignés avec foin & tressés par derrière ; font comme un miroir où l'amant se retrouve avec plaisir. Quel charme encore de voir une grande quantité de cheveux relevés & ajustés sur le haut de la tête , de les voir épars & flottans sur les épaules. Enfin , la chevelure est quelque chose de si beau , que quand une femme paroîtroit avec toutes sortes d'ajustemens , & avec des habits chargés d'or & de pierreries ; s'il se trouve quelque négligence dans ses cheveux , ou quelque irrégu-

larité dans la coëffure , toute la parure lui devient inutile.

Mais , pour ma *Fotis* , sa coëffure négligée & sans art la rend encore plus agréable. Souvent ses beaux cheveux sont en liberté sur son front & sur son col. Ils sont comme l'herbe tendre qu'agite l'haléine du vent qui souffle au lever de l'aurore. Souvent, enchaînés dans un ruban qui forme plusieurs tours , ils sont noués sur sa tête , & ressemblent à ces fruits qu'une aimable jardiniere porte à la ville. Je ne puis plus contenir l'excès du plaisir que j'ai à la considérer & à nourrir son image dans mon cœur.

Aussi-tôt il s'approcha d'elle avec transport , & baisa amoureuxment

[134]

sur sa tête ces liens charmans qui l'attiroient à elle. *Fotis* se retourna, & regardant *Lucius* de côté avec un sourire malin : holà , lui dit-elle , jeune écolier , vous goûtez un plaisir qui a autant d'amertume que de douceur. Prenez-y garde ; sa douceur n'est que passagère , & son amertume reste pour toujours.

Que veux-tu me dire , objet que j'adore , répondit *Lucius* , donne-moi seulement un baiser , & je livre mon ame toute entière au feu qui tourmente les amans ? En disant ces mots , il l'embrasse plus étroitement ; & voyant , par la manière dont elle recevoit ses caresses , qu'elle répondoit à son amour : Je mourrai , ajouta-t-il , ou plutôt je suis mort,

[135]

si tu n'as pitié de celui dont tu charmes les sens.

Prends bon courage , répliqua la maligne servante : je t'aime autant que tu peux m'aimer. Je suis toute à toi , & mes plaisirs ne seront pas long-tems différés. Quand la nuit aura couvert les cieux de son noir manteau , j'allumerai la lampe de ma maîtresse , & j'irai dans ta chambre à la lueur du flambeau de l'amour. Vas m'attendre ; tu ne feras pas le seul dans l'impatience.

Lucius se retire dans son appartement ; & couché sur son lit , il brûle de desirs en attendant sa maîtresse. Elle arrive : la folie , la gaieté , l'enjouement l'accompagnent. Elle jette des roses sur le

[136]

lit de son amant , tandis qu'elle en réserve une bien épanouie dans son sein. En badinant elle l'enchaîne avec des guirlandes de fleurs. Elle irrite sa flamme par mille badineries agaçantes & séductrices. Elle lui verse à boire , afin qu'il repose entre Bacchus & l'Amour. A peine a-t-il la coupe à la bouche , qu'elle lui ôte , & la porte à la sienne. C'est par malice qu'elle boit à longs traits ; & qu'en buvant , elle a toujours les yeux attachés sur *Lucius* , qu'elle enflamme encore du feu de sa prunelle. Elle semble lui dire que c'est ainsi qu'il faut boire la volupté.

Animés par l'amour & par le vin,
ses deux amans se livrent mille
affauts

[137]

assauts de baisers. Chere *Fotis*, dit *Lucius*, je suis enivré de plaisir ; mais, pour redoubler mon ivresse, délie tes beaux cheveux, je t'en conjure, & laisses-les flotter en liberté sur tes épaules. Tu portes la chevelure de la fortune la plus propice ; & si cette déesse est chauve, c'est que tu lui as dérobé ses cheveux. Aussitôt *Fotis* ôta la tresse de ses cheveux, qui se répandirent sur son sein, comme une lame d'eau sur une prairie émaillée de fleurs. Ils voilent des charmes, qu'on desire encore davantage, parce qu'ils sont cachés ; ils servent d'ombre à des beautés. qu'ils rendent encore plus éclatantes ; ils forment différens replis, dans lesquels se cachent

Tome III.

M

[138]

les graces & les plaisirs. On eût dit que *Fotis* eût déployé l'étendart de l'amour ; *Lucius* est heureux, & il l'est trop pour pouvoir exprimer son bonheur.

Cette histoire amusa beaucoup *Fatmé*, qui, par modestie, feignit quelques distractions. *Florise* ne put se taire sur la passion singulière de *Lucius*, & sur l'humeur accommodante de *Fotis*. Il n'y eut qu'*Abdeker* qui devint fort sérieux, parce qu'il trouvoit que *Mocenigo* avoit raconté cette histoire d'une manière trop galante, & qu'il craignoit que ce jeune-homme ne se servît d'armes aussi séduisantes, pour s'ouvrir un chemin vers le cœur de sa maîtresse. Aussitôt, d'un ton grave, il ramena

[139]

la conversation au sujet dont on s'étoit écarté. Ecoutez *Florise*, dit-il, je puis ajouter aux causes que vous avez dit rendre chauve, deux autres causes dont vous n'avez pas fait mention. La vieillesse & les convalescences. L'une & l'autre causes produisent cet effet; parce que les cheveux ne reçoivent plus une nourriture suffisante. Imaginez-vous une plante qui se dessèche sur un terrain aride. L'épaisseur de la peau renferme une quantité prodigieuse de bulbes ou oignons, d'où sortent les poils, comme autant de joncs ou de roseaux. La végétation des uns n'est pas différente de celle des autres. Il faut aussi les tailler de même que les plantes,

M ij

[140]

de peur qu'ils ne deviennent fourchus par leur extrémité. Or, si la racine de la plante se dessèche, il faut que la tige péricisse. Les vieillards, semblables à ces terres brûlées par les vents arides du nord, nous présentent leurs têtes chauves, luisantes, & comme glacées par les froids de l'âge. Je ne connois qu'un moyen pour réparer cet accident, & ceux que le feu a pu faire. Ce seroit d'aller enlever aux cieus la chevelure de *Bérénice* que les dieux ont changé en constellation.

A ces mots, *Florise* fit un grand éclat de rire, & demanda l'interprétation de ce problème. Aussi-tôt le médecin prit la parole, & dit : *Bérénice*, cette Reine célèbre dans

[141]

l'Égypte & l'Arabie , étoit femme de *Ptolomé Evergetes*. Les liens de de l'amitié qui l'attachoient à son mari, n'étoient pas moins forts que ceux du sang. La guerre déclarée contre un ennemi puissant obligea *Ptolomé*, ce cher époux, de partir pour courir les dangers des combats. *Bérénice* est inconsolable : elle remplit son palais de gémissemens ; elle offre aux Dieux ce qu'elle a de plus cher , pour qu'ils protègent son époux , & que son retour soit heureux. Bientôt *Ptolomé* couronné de lauriers , revient vainqueur entre les bras de sa chère épouse , qui , fidele à son vœu , consacra sa chevelure à *Vénus*. Transporté de joie , & conduite par la victoire, elle vole

au temple & laisse ses cheveux sur l'autel où fumoit l'encens qu'on brûloit en l'honneur de la Déesse de Cythere. Ce présent lui fut si agréable, que pendant la nuit elle le fit enlever par une troupe de génies, & le plaça au rang des astres. Sacrifice inestimable de la part de la Reine d'Egypte, non-seulement parce que sa chevelure étoit très-belle, & que les cheveux sont le principal ornement de la tête; mais parce que dans ces temps-là, & encore aujourd'hui parmi certains peuples, c'étoit un déshonneur de priver une femme de ses cheveux & un homme de sa barbe. Par cette offrande, elle sembloit dire aux Dieux : mes cheveux me sont aussi

[143]

précieux que mon honneur; mon honneur m'est aussi précieux que la vie : je vous offre donc ma vie en vous offrant mes cheveux, pour m'avoir rendu en bonne santé mon époux, après avoir éprouvé les fatigues de la guerre & le sort des batailles. De même que quelques divinités chauves, telles que le Temps ou la Fortune, ont pu se parer de la chevelure de *Bérénice*, pour cacher leur difformité, lorsqu'elles entroient au conseil du souverain des Dieux; de même les personnes qui veulent couvrir les torts qu'ont fait les années à leur tête, en la dépouillant de sa parure, doivent emprunter les cheveux d'autrui pour rappeler les graces de la

jeunesse qui s'enfuyoient à l'aspect d'un front nud comme la cime d'un roc. De-là l'origine des perruques, que les femmes, aussi-bien que les hommes, ne devoient pas rougir de porter (1) : avec ce choix cependant, que celles qui sont brunes prendroient des cheveux plus ou moins châains, suivant la nuance de leur couleur ; tandis que celles qui sont blanches pourroient orner leur tête de cheveux blonds. On ne doit assortir ces couleurs qu'en consultant celles des yeux & des fourcils ; sans cela on donneroit un air de bizarrerie à son visage qui révolteroit plutôt que de plaire.

(1) Voyez l'observation VII.

[145]

Vous avez raison, dit *Mocenigo*, de comparer la nudité de la tête à la stérilité d'un roc escarpé; & je puis vous autoriser d'un exemple. *Eschiles*, Poète Grec, qu'on peut regarder comme le premier inventeur de la tragédie, indigné de ce qu'on lui préféroit *Sophocle*, dont les talens ne faisoient encore que de se développer, se retira sur le déclin de sa vie près de *Hieron*, Roi de Syracuse. En partant, l'Oracle de Delphes lui avoit annoncé qu'il ne périroit que par la chute d'une maison. Il craignit qu'en demeurant dans les Villes, l'Oracle ne s'accomplît bientôt. Il fut vivre à la campagne, & n'eut plus d'autre toit que la voûte des

Tome III.

N

[146]

cieux. C'étoit ainfi qu'il comptoit frustrer l'arrêt prononcé contré lui. Mais , qui peut éluder fon destin ? Un aigle , qui avoit enlevé en l'air une tortue , ne pouvant tirer la chair cachée fous l'épaisfeur de l'écaille , laiffa tomber l'animal fur la tête chauve d'*Efchiles* , qu'il prit malheureufement pour la pointe d'un rocher. Le Poëte périt , & l'Oracle fut accompli. Une perruque l'auroit plus sûrement débarrassé du péril qui le menaçoit , que toutes fes précautions ; & le prêtre d'Apollon , à la blonde chevelure , n'eût peut-être pas été fi véridique.

J'ignorois , dit à l'inftant *Fatmé* , ce trait d'histoire , qui prouve bien

[147]

le danger d'être chauve. C'étoit à tort, *Mocenigo*, que vous prétendiez nous refuser vos lumieres. Vous nous êtes absolument nécessaire dans nos conférences sur la beauté. Si instruit que l'on soit, répondit le neveu du Doge, il est permis de se méfier de ses forces: mais j'ai tant d'envie de mériter votre approbation, que je ferai tous les jours de nouveaux efforts pour me rendre habile sur une matiere qui vous amuse. Madame, dit *Florise*, vous avez-là un écolier bien docile : je suis persuadée qu'il fera bien du progrès.

Abdeker, qui n'entendoit qu'avec une espece d'impatience les com-

N ij

[148]

plimens qu'on faisoit à *Mocenigo*, prit la parole, & dit : je vous ai annoncé qu'après des maladies longues, souvent les cheveux tombent en grande quantité, & laissent sur la tête de grands espaces vides absolument. Cet effet est produit, soit parce que pendant le tems des douleurs les cheveux sont renfermés, & n'ont pu être rafraîchis par l'air, soit parce qu'ils n'ont pas reçus une suffisante quantité de sève, dans le tems qu'on privait le corps de toutes sortes de nourritures, & qu'on diminueoit le volume des humeurs par toutes les voies possibles. Mais, dans la convalescence, peu-à-peu la nature reprend ses forces par des alimens doux

[149]

& bien ménagés. Elle répare les pertes par des boissons nourrissantes, balsamiques & spiritueuses ; elle se restaure par un exercice modéré dans un air libre & pur. Si l'âge le permet, les cheveux repoussent alors avec une nouvelle vigueur ; de même qu'on voit au printems les feuilles reparoître aux arbres qui avoient été dépouillés par le souffle glacé de Borée. Quelquefois la nature est tardive ou opiniâtre ; alors on est obligé de se servir de quelques moyens un peu actifs, qui puissent attirer les humeurs vers les tégumens, les mettre en mouvement & les diviser. C'est pourquoi on frotte la tête avec des linges chauds, on

N iij

[150]

la rafe souvent, on y applique des
médicamens un peu âcres, dont
quelques jours je vous donnerai la
recette (1).

(1) Voyez l'observation VIII.



CHAPITRE V.

*Du trop de cheveux. Des différentes
coëffures. Ceinture de Vénus.*

JE vous suis sensiblement obligé ,
reprit *Florise* , & vous pouvez être
sûre de ma reconnoissance. J'aurai
encore besoin de vos conseils pour
le défaut opposé à celui dont nous
venons de faire mention. J'ai coëffé
des personnes qui avoient une si
grande quantité de cheveux que
leur tête paroïssoit aussi grosse que
celle d'Eole , lorsqu'il enfle ses joues
pour soulever les flots de la mer.

N iv

[152]

J'en ai vu d'autres, dont les cheveux crépus s'hériffoient comme les poils de l'ours en colere, & ne pouvoient prendre aucune forme agréable. Enfin, j'en ai vu dont les cheveux s'avançoient si fort sur le front ou sur les tempes, qu'ils leur donnoient un air hardi, farouche, bizarre, fingulier. Quelquefois on se fert de petites pinces pour arracher ces poils superflus; mais, ce moyen est long & douloureux, quelquefois on les coupe avec des cifeaux ou avec le rasoir; mais, peu de tems après, ces poils renaissent & paroissent se multiplier. J'ai des eaux, des cires & des emplâtres épilatoires qui sont assez efficaces; mais on redoute de s'en servir, parce

[153]

qu'ils excitent toujours sur la peau un sentiment douloureux(1). Si vous connoissez quelques moyens plus doux , il faut me les enseigner ; j'en ferai le premier essai sur la vieille *Cicalona*, veuve d'un de nos Sénateurs, & issue de la famille des *Æno-barbes*, si célèbres dans l'histoire Romaine. Cette femme, âgée de plus de soixante ans, est d'une coquetterie outrée ; elle a de la barbe au menton comme la plupart des hommes, & fait tous les jours mille grimaces devant son miroir, en arrachant un à un des poils qui semblent démentir son sexe, & qu'elle

(1) Voyez l'observation IX.

[154]

accuse modestement d'éloigner la foule d'adorateurs, dont elle s'imagine qu'elle feroit entourée sans cela. Il est vrai qu'en ne vous exposant qu'un pareil motif, vous ne ferez pas fort tenté de publier vos secrets. Peu vous importeroit, comme au reste des hommes, que *Cicilona* fût plus ou moins difforme. Je puis vous exciter par un motif plus séduisant. Presque toutes les jeunes filles, dont les cheveux sont noirs ou fort bruns, & dont la peau est très-blanche, ont la levre supérieure parsemée ordinairement de petits poils folets, qui jettent une ombre disgracieuse sur cette partie du visage. Faites-moi part là-dessus de vos recherches : c'est un service que

[155]

vous rendrez aux jeunes beautés ,
vous en trouverez la raison dans
votre cœur , & la reconnoissance
dans celui des belles. Cette gaieté
de *Florise* plut à *Abdeker* : il lui
promit tout ce qu'elle voulut , &
devoit même surpasser ses espé-
rances.

Ce seroit un beau secret , dit-il
en badinant , que celui de rajeunir
les vieilles personnes. *Medée* seule
a possédé ce secret , & en a fait l'é-
preuve sur *Æson* , pere de *Jason*.
Mais aussi personne n'a possédé com-
me elle l'art de la magie ; & il seroit
à craindre que celui qui entrepren-
droit une pareille cure n'eût pas plus
de succès que les filles de *Pelias* ,
qui , suivant les conseils de l'enchan-

teresse , égorgerent leur pere pour le rajeunir , & ne purent jamais lui rendre la vie. Il est cependant des moyens pour retarder la vieillesse : un bon régime de vivre , la sobriété , l'esprit dégagé de tout souci , sont les moyens les plus efficaces. Il en est d'autres , que je vous apprendrai lorsque l'occasion s'en présentera.

Vos discours , dit *Fatmé* , se sont suffisamment étendus sur les questions les plus intéressantes de la chevelure ; & vous avez traité une matière aussi sérieuse , avec un enjouement qu'il seroit difficile à tout autre d'y répandre. Cependant , il ne reste une observation à vous proposer ; peut-être l'avez-vous

[157]

omise, afin que j'eusse le plaisir de
dissenter à mon tour sur la parure la
plus élégante des cheveux. Vous
vous êtes approprié ce qu'il y avoit
de plus sérieux, pour me réserver
ce qu'il y avoit de plus galant.
Lorsque j'étois en Géorgie, chez
Kara-Isouf, j'ai vu les jeunes filles
porter des chapeaux de fleurs le jour
de leur fête ou de leur naissance.
Celle que l'on conduisoit à l'autel,
pour se soumettre au joug de l'hy-
men, marchoit à la tête de ses com-
pagnes; ses cheveux étoient parfè-
més de fleurs, ses bras étoient char-
gés de guirlandes, & son sein étoit
orné d'un bouquet. Le lys, le mu-
guet, le jasmin, les narcisses, con-
traisoient avec cette tendre rougeur

[158]

des joues, chaste fille de la pudeur & de la fanté. L'œillet, la grenade & les roses relevoient la blancheur d'une peau qui le disputoient au brillant de la neige. Mais, lorsque j'étois dans le sérail, c'est-là que j'ai appris la nuance voluptueuse des couleurs avec le teint & le caractère décidé que forme l'ensemble du visage. La tendre *Zaïre* paroît avec des barbeaux & des hyacinthes les boucles de ses cheveux; la couleur céleste de ces fleurs sembloit se fondre avec la couleur bleue de ses yeux. Un attrait puissant faisoit fixer sur elle les regards, qui s'y reposoient avec d'autant plus de plaisir qu'elle annonçoit la douceur, la paix & la félicité. L'impérieuse

[159]

Chrysolite, qui, dans le tems qu'elle me donnoit ses soins, ne négligeoit pas encore l'occasion de plaire, ornoit sa tête, tantôt de renoncules & de foucis, tantôt d'une branche de giroflée. La fierté de son œil noir en étoit un peu adoucie, & la rudesse de son teint un peu brun disparoissoit par son assortiment avec la couleur jaune. *Fatime*, *Zaïre*, *Roxane* & *Chloé*, qui ne respiroient que la gaieté; dont le teint fleuri annonçoit la santé la plus parfaite, dont l'œil humide & étincelant laissoit entrevoir leur doux penchant pour les plaisirs de l'amour, formoient des aigrettes d'œillets & de roses, d'anémones & de marguerites. Dans des jours plus som-

[160]

bres, elles adoptoient la violette, comme le symbole de la timidité & de la langueur de leurs ames qui soupiroient dans le secret après la volupté. L'espérance renaiffait, elles comptoient plaire à l'Empereur; elles donnoient alors la préférence à la marjolaine ou à la simple verdure; elle arboroit l'immortelle, le lilas & l'amarante. J'ai vu la charmante *Irène*, dont l'amitié & le tendre souvenir seront toujours chers à mon cœur, je l'ai vu négliger ce que la terre a de plus beau, pour porter ce qu'elle renferme de plus précieux. Je l'ai vu couronnée de toutes les richesses de l'Orient. Sa beauté sembloit encore augmenter le prix des perles & des diamans.

Sa

[161]

Sa tête, aussi belle que le firmament, étoit pour ainsi dire parfumée d'étoiles, qui en faisoient appercevoir & la grandeur & la magnificence.

Vous parlerai-je à présent des coutumes que quelques odaliques avoient apporté des pays où elles avoient pris naissance. La volage *Eucharis*, cette jeune Grecque, ornoit le devant de sa tête, tantôt de mouches & de papillons, tantôt d'abeilles & de cigales (1). L'ingé-

(1) Les Athéniens furent appelés *Τεττι-
γίφοι*, à cause qu'ils portoient des cigales dans leur chevelure, du mot grec *Τεττιγαι*, *Cigales*.

[162]

nieuse *Corinne*, qui avoit fait aussi l'admiration d'Athenes, nouoit ses cheveux avec des rubans d'une couleur éclatante. Tantôt elle s'en ceignoit le front comme avec une bandelette; tantôt, leur faisant faire diverses circonvolutions sur sa tête, elle les élevoit comme ces monticules de verdure que l'on voit dans les vallons. La lascive *Bahama*, qui avoit ressenti, dans sa première jeunesse, les vives chaleurs qui brûlent les terres de l'Inde, paroît son front avec des plumes rares & de différentes couleurs. On auroit pensé qu'elle auroit voulu prétendre à la blancheur du cigne, à la pompe du paon, & à la beauté unique du phœnix.

[163]

Fatmé alloit pourfuivre : mais ,
Florise avoit mis la dernière main
à son ouvrage. Elle se leva , &
quittant pour quelques momens
son miroir , elle fut prendre ses
habits que l'amour eut soin de ne
pas trop avancer sur sa gorge ; de
forte qu'on y voyoit le plaisir assis
à côté des graces. Ensuite , elle se
mit à table entre *Abdeker* & *Moce-*
nigo , deux amans qui se dispuoient
également l'avantage de lui plaire.
Les mets étoient simples & agréa-
bles , délicats sans être recherchés.
La conversation devint plus enjouée.
Fatmé agaçoit tour-à-tour les con-
currens. Elle assuroit l'un de son
bonheur , sans jeter l'autre dans
le désespoir. Sans en avoir été

O ij

[164]

jamais instruite, elle trouva dans elle-même l'art le plus raffiné de la coquetterie. La gaieté se communiqua; c'est une espèce d'encens dont la vapeur se répand aisément, & réjouit l'âme de ceux qu'elle touche.

Alors, le Médecin dérida son front & éloigna tous soupçons. Il raconta, sous le voile de l'allégorie, combien les Prêtresses, qui veillent au culte de l'amour, ont le soin de laver son temple & de le tenir propre. Il fit mention de la fontaine du Péloponèse, appelée Canathe auprès de Naupli, aujourd'hui Napolie de Romanie (1).

(1) *Pausanias*, liv. 11, vers la fin.

[165]

Junon, disoit-il, se baignoit tous les ans dans cette fontaine, dont l'eau avoit l'admirable propriété de la faire redevenir pucelle. Cet avantage n'équivaloit-il pas à l'immortalité? & son époux devoit-il être aussi inconstant? Ce feroit à vous à me répondre, nation barbare que j'ai fui; vous, à qui le grand Prophète a promis des pucelages toujours renaissans dans le séjour des Houris (1).

Non, sans doute, reprit *Mocenigo*, Jupiter eût été moins infidèle, si cette fière Déesse, avec

(1) Histoire des Chérifs de *Diego de Torrès*, chap. 74.

cet avantage , eût conservé précieusement la ceinture de *Vénus*. Ni les hommes, ni les Dieux, ne peuvent résister aux charmes de cette ceinture, & ce n'est que lorsqu'elle a paru, que s'est débrouillé le chaos. Permettez, *Fatmé*, que je vous en retrace l'histoire, vous y reconnoîtrez le pouvoir de vos appas.

Junon, du haut de l'Olympe, vit les Troyens terrasser les Grecs, qu'elle protégeoit (1). Elle alloit faire éclater toute sa colere, lorsqu'elle apperçut *Neptune* encourager

(1) Voyez le quatorzieme livre de l'Illiade d'*Homère*, par M. Gin, Conseiller au Grand-Conseil.

[167]

les troupes d'*Agamemnon*. Cependant, elle craignit que Jupiter, assis sur le mont Ida, ne connût l'intérêt que prenoit le Dieu de la mer à ceux qu'elle favorisoit. Aussitôt, elle pensa au moyen de le surprendre, & elle crut pouvoir y réussir par les charmes de l'amour & du sommeil. Elle descend de son trône, & entre dans l'appartement le plus secret de son palais. D'abord, elle lave tout son corps avec de l'ambrosie; elle se frotte ensuite d'un baume si agréable, que l'odeur, en s'exhalant, parfuma les airs, le ciel & la terre. Elle laisse flotter ses beaux cheveux sur ses épaules, & les partageant ensuite en diverses boucles, elle en forme sur sa tête

[168]

milles nœuds élégans. Une robe brodée des mains même de *Minerve*, est celle dont elle s'habille; une agraffe de diamans en joint les deux côtés, & une frange d'or en borde tout le contour. Ce sont les Graces qui lui mettent son voile; & ses boucles d'oreilles ont un éclat aussi vif & un feu aussi beau que celui qui paroît dans les yeux d'un tendre amant. Ayant achevé de se parer, la reine du ciel sort de son palais. Elle appelle *Vénus* à l'écart, & lui tint ce discours, en dissimulant son projet : pourrois-je présumer que vous m'accorderez ma demande ? Je fais que vous favorisez les Troyens ; & vous ne pouvez pas ignorer que je m'intéresse aux Grecs, leurs ennemis. Je
vais

[169]

vais aux extrémités de la terre voir l'Océan & *Thétis* qui ont pris soin de mon enfance. Depuis longtems regne entr'eux un différent , & je ne puis l'appaiser si vous ne m'accordez ces attraits avec lesquels vous surmontez les cœurs les plus insensibles.

Vénus entendit avec plaisir la priere de *Junon* , & la maniere riante dont la Déesse d'Amathonte l'écoutoit , l'assuroit déjà qu'elle n'avoit rien à refuser à la femme du Dieu qui lance le tonnere. Elle délie à l'instant sa ceinture , dont l'ouvrage étoit admirable. Les jeux enfantins , les ris badins , les charmes puissans , les desirs altérés , les graces touchantes , les amours vo-

Tome III.

P

[170]

Iuptueux y étoient représentés sous la forme la plus enchanteresse. Mettez, dit-elle, cette ceinture sur votre beau corps, & vous ne retournerez pas dans les cieus fans avoir obtenu tout ce qu'il vous plaira.

Junon reçut avec joie le présent de *Vénus*, & l'ayant mis dans son sein, elles se séparèrent. A l'instant, la fiere Déesse fut trouver le *Sommeil*, lui frappa dans la main, le réveilla, & lui parla en ces termes : *Sommeil*, toi qui fais charmer les Hommes & les Dieux, si tu as daigné m'obéir quelquefois, ne me refuses pas aujourd'hui. Il ne s'agit que de verser quelques pavots sur les yeux de *Jupiter*, lorsqu'il sera surpris par les charmes de l'Amour, & qu'il

[171]

fera entre mes bras. Je te donnerai un trône d'or, qu'a fait mon fils *Vulcain*. Je te donnerai une chaise commode pour être assis long-tems à un festin, & jouir à ton aise des caresses de *Bacchus*. La plus belle des Graces, la belle *Pasithée*, que tu aimes, fera pour toi.

Le Dieu, charmé de la promesse qu'on venoit de lui faire, répondit d'une voix foible, mais agréable, qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour obtenir ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Aussi-tôt il traverse les mers, & arrive au pied du mont Ida, où prennent leur source plusieurs fontaines, dont le cristal pur serpente dans la plaine. Il s'arrête sur un pin extrêmement élevé, &

P ij

[172]

se cache sous son feuillage épais ,
pour ne point paroître d'abord de-
vant *Jupiter*.

De son côté, *Junon* monte légé-
rement au haut de la montagne , où
elle trouva son mari qui fut charmé
de la voir si belle. Sa premiere ten-
dresse se ralluma dans son cœur ; il
n'en avoit pas été plus touché dans
ces heureux momens où il avoit
goûté avec elle les premieres & les
plus vives douceurs de l'amour. Il
accourut au-devant d'elle , & lui
demanda avec empressement ce qui
l'attiroit dans ces lieux. Je viens ,
dit-elle, obtenir de vous la permif-
sion d'aller aux extrémités de la
terre, pour terminer la querelle de
l'*Océan* & de *Thétis*. Pourquoi, lui

[173]

répondit *Jupiter*, en lui baifant la main tendrement, pourquoi ne vous feroit-il pas permis de faire ce voyage, puisqu'il vous est agréable? Mais, partirez-vous fans m'accorder les mêmes plaisirs que vous ne refusez pas autrefois à mon amour. Jamais je n'en ai senti de plus violent que celui qui me brûle présentement pour vous. Que je me repens d'avoir été volage, & d'avoir négligé tant d'appas! Soyez sûre désormais de ma constance; je sens pour vous les mêmes empressements que ceux d'un amant qui jouit pour la première fois des faveurs de sa maîtresse.

L'artificieuse *Juno* sourit, & parut faire quelque résistance pour

P iij

enflammer encore davantage les desirs de son époux. Mais, il ne différa pas plus long-tems ses plus tendres careffes. La terre se couvrit de nouvelles fleurs. Le thim, le saffran, l'hyacinte croissoient autour d'eux : un nuage d'or impénétrable aux rayons du soleil les environna. *Junon* fut ravie de voir *Jupiter* vaincu par l'Amour, & bientôt après par le Sommeil. Pendant ce tems-là, *Nep-tune* arme les bras d'*Agamemnon*, d'*Ajax*, d'*Achilles*, & perd les Troyens, que *Jupiter* eût sauvé, s'il eût pu se soustraire aux charmes de la ceinture de *Vénus*. Belles, c'est de cette ceinture, que prend son origine, cet empire absolu que vous avez sur tous les hommes.

[175]

Empire qui est si fort, que vous
retenez captif dans vos chaînes de
roses le héros le plus inflexible.

Cette guerre des Grecs & des
Troyens, dit *Abdeker*, me rappelle
le jugement de *Pâris* qui en fut
l'origine. Une dispute sur la beauté
occasionna ce jugement ; & vous me
fauriez mauvais gré, si je passois
sous silence une anecdote aussi inté-
ressante à notre sujet.



P iv

CHAPITRE VI.

Des caractères particuliers de la beauté.

*Histoire de Pâris. Guerre que causa
la beauté.*

LORSQUE *Hécube* fut enceinte de *Pâris*, elle s'imagina pendant la nuit, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein seroit quelque jour la cause de la ruine de sa patrie. Effrayée de ce songe funeste, elle en instruisit *Priam* son époux, qui ordonna qu'on fît mourir sur le champ un enfant né sous des auf-

pices aussi malheureux. La Reine ne voulut point exécuter un ordre aussi barbare ; elle fit seulement fortir son fils hors du palais , & l'envoya à la campagne pour le faire élever parmi des bergers , sans que personne eût aucune connoissance de sa destinée .

Cependant , au travers de son déguisement , & malgré cette vile condition où on le voyoit placé , sa bonne mine , son air noble , ses rares qualités & de certains traits de grandeur qui lui échappoient de tems en tems , firent soupçonner qu'il étoit issu d'une illustre famille. Il semble que l'ame ne perde jamais rien de ses droits ; les traits de lumiere qu'elle envoie à travers l'écorce qui l'enveloppe , décelent

presque toujours ce qu'elle est , ou ce qu'elle doit être. *Pâris* gardoit un troupeau sur le mont *Ida* : mais, dans les disputes qui s'élevoient quelquefois parmi les bergers , il donna souvent des marques d'une rare prudence & d'une équité singuliere.

Les Dieux mêmes confirmerent par leur conduite, les jugemens avantageux que les hommes avoient formés en faveur de *Pâris*. Un grand événement, qui survint en ce tems-là, fit connoître le mérite personnel de ce berger, & le tira de l'obscurité où il avoit toujours vécu jusqu'alors. Les noces de *Thetis* avec *Pelée*, furent alors célébrées avec beaucoup de pompe & de magnificence. Les

[179]

Dieux & les Déesfes furent invités à la cérémonie , excepté la Déesfe de la Difcorde , parce qu'on craignoit qu'elle ne troublât la fête. Mais elle réfolut de fe venger du mépris qu'on avoit eu pour elle , & de mettre la diffention parmi toutes les Déesfes. Elle fit graver fur une pomme d'or ces paroles litigieufes :

C'est pour la plus belle.

Chaque Déesfe prétendit avoir la préférence , & difputer le prix de la beauté. Quelle eft la femme qui veuille céder fes droits dans cette occafion ? Peut-être aimeroit-elle mieux renoncer au titre de vertueufe , qu'à celui d'être aimable. Enfin , la conteftation fe réduifit

[180]

entre les trois plus grandes Déesſes, *Junon*, *Vénus* & *Pallas*. Les Dieux ne voulurent point être les arbitres de ce différent, pour ne point s'expoſer à la haine de ces Divinités, jalouſes de leurs charmes, ni s'attirer leur indignation dans un point auſſi délicat. La circonſtance étoit épineuſe ; & il falloit trouver un biais pour arranger cette affaire. Ils nommerent *Pâris* pour juge de cette grande diſpute, & chargerent *Mercuré* de conduire les Déesſes devant le berger qui devoit prononcer l'arrêt définitif.

Junon s'avança la première, avec un air majeuſteux. Son front étoit ceint d'un diadème auſſi éclatant que le ſoleil ; & ſa main tenoit un

[182]

sceptre d'or , orné de pierreries.
Son œil étoit noir & fier ; son sourcil
étoit fort étendu , & servoit , pour
ainsi dire, d'asyle au dédain ; son nez
étoit un peu aquilin , & sembloit
dénoter la hauteur de son caractère.
Car , *Fatmé* , il y a diverses sortes
de beautés ; & les différentes mar-
ques qui les caractérisent , dépen-
dent plus de la nature du feu qui
brille dans les yeux , & de la forme
du nez , que des différentes habi-
tudes de l'ame. Ce sont ces marques
qui déterminent les beautés fieres ,
hautaines , férieuses , austeres , ra-
vissantes , douces , tendres , languis-
santes : mais , la femme de *Jupiter*
sentit bien que la fierté attiroit peu
d'adorateurs : elle fut si bien com-

[182]

poser tous les traits de son visage ,
qu'on n'y voyoit plus régner qu'une
affable majesté. Si ma beauté, dit-
elle à *Paris* , me fit partager la cou-
che du souverain des Dieux , un
berger dédaignerait-il d'approuver
le choix de Jupiter , qui ne m'a
prise, sans doute, pour sa compagne,
que parce que ma beauté l'emportoit
autant sur celle des autres Déeses ,
que son pouvoir est au-dessus de tou-
tes les autres puissances du monde.
Ne crains pas de prononcer en ma
faveur , je saurois bien arrêter la
vengeance de mes rivales. Je dispose
des richesses du monde entier , & je
mets la couronne sur la tête de celui
qui me plaît. L'empire de l'Asie
fera la récompense de la pomme que
tu vas me donner.

[183]

Lorsqu'elle eut fini, *Pallas* se présenta avec un air noble & intrépide. Sa tête étoit couronnée d'un casque brillant, ornée d'une branche d'olivier. Dans sa main droite elle tenoit une pique redoutable, & de sa gauche elle soutenoit un bouclier, sur lequel étoit peint la tête de Méduse. Tantôt, son regard étoit aussi hardi que celui d'un guerrier qui court à l'ennemi; tantôt, il étoit aussi modeste que celui d'un innocent qui défend sa cause devant son juge. Son visage étoit, tantôt séreïn, tantôt courroucé. Sur son front étoit assise la terreur; sur sa bouche étoit assise l'éloquence. Telle étoit la Déesse qui préside aux sciences & aux combats. Arbitre de

[184]

la victoire, dit-elle, pourquoi ne la fixerois-je pas aujourd'hui, équitable berger ? Ne te laisse point séduire par d'injustes prétentions. La gloire & les connoissances que je te promets, valent bien les présens que mes rivales peuvent t'offrir. L'ambitieuse Junon fait flatter ton ambition ; elle estime les desirs des autres par les siens mêmes. La voluptueuse Vénus cherchera à captiver ton cœur par la volupté ; mais, fille de l'écume de la mer, elle est elle-même une mer périlleuse qui a ses vagues, ses vents, ses orages, ses tempêtes & ses écueils. C'est moi seul qui rendrai ton nom immortel. Peux-tu pousser tes desirs plus loin que l'immortalité. Tu vas l'obtenir,

fi

fi tu m'accordes , non pas la palme
ou le laurier , mais la pomme où je
dois prétendre avant mes rivales.

Vénus ne parla que la dernière :
mais elle avoit déjà prévenue son
juge , par un coup d'œil qui charme
l'ame de celui qui le reçoit. Il an-
nonce au moins le bonheur , s'il ne
le procure pas. Ce jour-là, la Déesse
d'Amathonte étoit restée à sa toilette
beaucoup plus de tems qu'à l'ordi-
naire. Les Graces avoient pris soin
de la coëffer ; les Ris s'étoient cachés
dans les replis de ses joues ; l'Amour
avoit versé dans ses yeux tout le feu
de son flambeau ; Hébée avoit ré-
pandu dans son sein l'ambrosie
qu'elle fert à la table des Dieux.
Vénus n'en étoit pas plus belle ;

Tome III.

Q

[186]

mais, en défendant sa cause, elle alloit défendre en même-tems celle des Graces, de l'Amour & des Plaisirs. On voyoit nager le desir dans sa prunelle, qui étoit aussi bleue que le firmament. Ses lèvres vermeilles sembloient altérées de la soif d'un baiser. Ses joues étoient parées de cet incarnat, dont la pudeur colore l'innocence. Elle paroissoit telle qu'elle étoit lorsqu'elle étoit fille, ou du moins elle jouissoit de tous les honneurs de la virginité, sans en avoir les prérogatives. Tendre virginité, tu es une fleur délicate, à laquelle on ne peut toucher sans flétrir toute la tige qui te porte. Je croirois volontiers que tu as un verni particulier, que tu répands sur le visage des personnes qui se confa-

[187]

crent à ta gloire. Mais , c'est à tort que je fais ici ton éloge , puisque je dois parler de celle qui t'a si peu respectée , aussi bien que la pudeur , ta compagne. Elle faisoit voir une gorge ferme & ravissante , une cuisse d'une blancheur éblouissante , une jambe fine & posée sur un joli pied. Mille autres beautés de son corps se faisoient voir à découvert , excepté quelques-unes qui étoient cachées par une étoffe légère & transparente , que le Zéphir agitoit à son gré.

Paris , dit d'un air riant la Déesse de Cythere , ce n'est point à celle qui possède les richesses ou la science , que la pomme est destinée ; ce n'est qu'à la plus belle ; & si tu lis sur mon front , tu y verras l'arrêt que tu dois

Q ij

[188]

prononcer en ma faveur. *Hélène*, cette beauté de la Grèce, qu'adorent tant de héros, sera la récompense du prix que tu m'auras adjugé. Tu seras plus satisfait de la posséder, qu'un royaume, ou que les arts qui satisfont plus l'esprit que le cœur de l'homme.

Chaque Déesse ayant exposé son droit, *Pâris* hésita. Il craignit de se tromper dans le jugement qu'il alloit rendre. Il voulut voir, sans aucuns voiles, les Déessees rivales ; de peur de couronner celle qui auroit quelques difformités cachées. Le désir de remporter une victoire aussi éclatante, fit oublier bientôt toute honte à ces illustres ennemis. Elles montrèrent à la face des cieux des

[189]

charmes que le soleil n'avoit jamais apperçu. Toute la nature, en silence, resta en admiration. Il n'y eut que le seul berger qui parla, & qui présenta la pomme d'or à Vénus.

Minerve témoigna plus de mépris que de ressentiment de l'offense qu'elle recevoit : mais, Junon jura dès-lors la perte de son juge. Vers ce tems, *Priam* annonça un tournoi, pour faire paroître la magnificence de sa cour. *Pâris*, dont on ignoroit encore la naissance & le rang, s'y rendit. Sa bonne mine & son adresse le distinguèrent de tous ceux qui s'y présenterent. Il vainquit même *Hector*, qui, dans le moment de sa défaite le reconnut pour son frere. Le roi, charmé de se voir un fils

[190]

aussi parfait, oublia les menaces de l'Oracle, & l'emmena dans son palais. *Paris*, peu accoutumé aux délices & à l'oïfiveré de la Cour, s'enuya bientôt d'un pareil genre de vie. Il songea à la promesse que lui avoit faite *Vénus*, de le rendre possesseur d'*Helene*, sœur de *Castor* & de *Pollux*, la plus belle femme de la Grece, (1) & épouse de *Menelas*, Roi de Sparte, ville du Péloponese. Il part avec sa flotte, arrive chez *Menelas*, qui le reçoit avec beaucoup d'amitié : mais, les bontés du Roi de Sparte furent payées par une noire trahison. L'étranger n'eut pas beaucoup de peine à séduire la Reine,

(1) Voyez l'observation X.

dont les inclinations n'étoient ni farouches , ni sévères. *Hélène* consentit aisément à se laisser enlever : elle monta sur les vaisseaux de son amant & aborda avec lui dans la ville de Troye. Telle fut la première démarche que fit *Pâris* pour accomplir les funestes prédictions de l'Oracle , qui avoit révélé à *Hécube* que l'enfant qu'elle portoit dans son sein seroit quelque jour le fatal flambeau qui mettroit toute l'Asie en feu , & qui réduiroit en cendre toute sa patrie.

Il y avoit depuis long-tems une haine invétérée entre les Grecs & les Troyens. Cette haine avoit été fomentée par des outrages réciproques. De sorte que *Priam* ne

[192]

fut pas fâché de l'insulte que son fils venoit de faire à *Menelas*, en lui enlevant sa femme. Il ne prévoyoit pas alors que toute la Grece alloit venir fondre sur lui pour venger cette injure, & renverser du trône où l'avoient placé ses peres. Ce fut là l'époque du siege de Troye. Siege qui dura dix ans, & qui coûta la vie à tant de braves capitaines; siege où périt un million de Grecs, & presque autant de Troyens. Il ne s'agissoit que de rendre la belle *Hélène*, & tous les combats étoient terminés; mais, ceux qui la possédoient étoient si épris de ses charmes, qu'ils aimoient mieux perdre la vie, que de restituer un trésor aussi cher à leur cœur, que précieux

à

[193]

à leurs ennemis. La beauté n'est pas une divinité sanguinaire , qui exige le sacrifice de victimes sanglantes sur ses autels ; c'est une Reine dont on soutient les droits , dont on épouse les querelles , dont on veut étendre l'empire , dont le service tient de l'esclavage , dont les ordres sont absolus , & l'obéissance aveugle de la part de ses sujets.

Après cette conversation intéressante , on sortit de table , & *Fatmé* voulut retourner au spectacle , pour s'affurer de toutes les observations que lui avoit fait faire *Abdeker*. *Mocenigo* ne la quitta point , & l'instruisit de certaines anecdotes curieuses , qui concernoient les acteurs & actrices : ce qui amusa beaucoup *Fatmé*,

Tome III.

R

[194]

& la mit au fait d'un grand nombre
de particularités qu'elle n'auroit pu
deviner sans cela.

Fin de la troisieme Partie.





PREMIERE
OBSERVATION.

Sur la voix.

LES écrits des Anciens sont remplis de faits qui prouvent leur attention sur tout ce qui pouvoit servir à fortifier, ou bien à embellir la voix. L'art d'enseigner à fortifier & à ménager la voix, devint même une profession particuliere. *Pline* indique, dans différens endroits de son histoire, une vingtaine de plantes, de spécifiques ou de recettes propres à fortifier la voix. Ce soin faisoit une partie

R ij

[196]

des occupations sérieuses de toutes les personnes qui parloient ou qui récitoient en public. Le même *Pline* rapporte (*lib. 39, cap. 3.*) que *Néron* fut l'auteur d'une nouvelle méthode pour augmenter le volume de sa voix. Elle consistoit à chanter de toute sa force, en portant une lame de plomb sur la poitrine. *Suetone* ajoute que ce Prince prenoit souvent des lavemens pour conserver sa voix; qu'il se faisoit vomir quelquefois, & qu'il s'abstenoit de tous les fruits & de toutes les viandes qui pouvoient nuire à la voix. Il ne nommoit point les soldats dans les revues; pour ne point fatiguer son gosier, il les faisoit appeler par ce domestique que les Romains tenoient auprès d'eux, pour parler dans les occasions où il falloit crier fort haut pour se faire entendre.

Les acteurs anciens s'exerçoient des années entières avant de monter sur le théâtre. Ils faisoient même une partie de leur apprentissage en déclamant assis, afin qu'ils trouvaient ensuite plus de facilité à déclamer debout. La poitrine est plus à l'aise dans cette dernière posture. C'est ainsi qu'on exerçoit alors les gladiateurs avec des armes plus pesantes

[197]

que celles avec lesquelles ils devoient combattre. Les grands acteurs n'auroient pas voulu prononcer un mot, le matin, avant que d'avoir développé méthodiquement leur voix, en la faisant fortir peu-à-peu, & en lui donnant l'effort comme par degrés; afin de ne pas offenser ses organes, en les déployant tout-à-coup. Ils observoient même de se tenir couchés durant cet exercice. Après avoir joué, ils s'asseyoient, & dans cette posture, ils replioient, pour ainsi dire, les organes de leur voix, en respirant sur le ton le plus haut où ils étoient montés dans la déclamation; & en respirant ensuite successivement sur les autres tons, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au ton le plus bas où ils fussent descendus. *Cicéron* nous rapporte ces circonstances, (*lib. 1, de Orat.*) & *Aristote* dit la même chose que l'Orateur Romain, sur les soins que les acteurs & ceux qui chantoient dans les chœurs apportoient pour conserver leur voix, (*probl. lib. 20.*) *Apulée* nous apprend encore qu'ils déclamoient tous les jours quelque chose, afin que leurs organes ne s'enrouillaient pas. Voyez les réflexions

R ij

critiques sur la poésie & sur la peinture,
tom. 1, p. 313.

On assure que pour avoir une bonne voix, il faut prendre le matin, à jeun, dans du vin blanc, un gros de fleur de sureau en poudre. C'est pour remplir la même indication, qu'on recommande aussi les œufs frais.

Le miel blanc commun de Narbonne. L'eau de miel. Le miel rosat, violat. Le pain d'épice.

La décoction d'hyssope, simple ou avec le miel. Le syrop d'hyssope.

La racine, les feuilles, les fleurs, la pâte, les tablettes, le syrop de guimauve, simple ou composé. Les fleurs d'aubépine & leur syrop.

Le syrop d'*erisimum* ou de chantre, c'est-à-dire, de velar ou tortelle.

La conserve de bourache, de buglose, de roses, de violettes, d'ache.

La décoction de figues grasses dans de l'eau ou dans du lait.

Celle des jujubes, des sébestes, des dattes, des raisins secs, passés, ou de Corinthe.

L'infusion des feuilles de pulmonaire & de scolopendre.

Le sucre blanc. Le sucre candi. Le sucre d'orge. Le sucre tors.

Le lait. Le beurre. Le lait de vache, de chèvre, d'ânesse.

Le cacao. Le beurre de cacao. Le chocolat.

La réglisse. Le suc de réglisse, blanc, noir, préparé avec de doux aromates.

L'infusion des fleurs pectorales, telles que de bouillon blanc, de mauve, de guimauve, de pied-de-chat, de pas-d'âne ou ruffilage.

Les syrups faits avec ces fleurs, les pistaches, la graine de pavot blanc, la semence de *psyllium*.

Les bouillons faits avec le mou de veau, les choux rouges, les navets, la pulmonaire, les capillaires.

La ptisanne d'orge, d'avoine, de ris mondé, de graine de lin.

Le gruau au lait, à l'eau, au bouillon.

La véronique, le coquelico, la scorfonnerie, la pariétaire, la pimprenelle, le safran, le thé, la petite sauge.

Le sirop violet, de choux rouges, de roffois ou herbe de la goutte, de jujubes, de tortues.

Les baumes de Lamec, du Pérou, du
R iv

[200]

Canada, de Tolu. La térébentine. L'huile d'olive, l'huile d'amandes douces.

L'infusion de capillaires, prise avec un peu de sucre, ou le syrop de capillaires.

Especies de capillaires.

Le capillaire de Montpellier, qui est l'*Adiantum verum*. Le capillaire de Canada, qui est l'*Adiantum Americanum*. Le capillaire commun, qui est l'*Adiantum nigrum*. Le capillaire blanc, qui est l'*Adiantum album filicis folio*. Le capillaire appelé fauve-vie, qui est l'*Adiantum album foliis ruta*. Le polytric, qui est l'*Adiantum rubrum, trichomanes, polytricum*. Ce qui fait six sortes de capillaires. On les nomme ainsi, parce que leurs racines sont aussi fines que des cheveux, appelés par les Latins *capilli*. Ils évacuent les crudités de l'estomac, ils font cracher la pituite épaisse, qui embarrasse les bronches; ils remédient à la toux, à l'asthme, à la respiration difficile, & rendent la voix plus sonore. On met encore au nombre des capillaires le percemouffe, *Adiantum aureum*, & le cé-térac *Asplenium sive scolopendria*. Pline dit: que les porreaux rendent la voix claire.

[201]

On lit encore dans l'école de Salerne
que ,

Manger anguille est fort contraire,
A qui veut avoir la voix claire.

OBSERVATION II.

Sur quelques vices de la voix.

TOUS les remèdes que nous allons indiquer, ne peuvent être employés que quand les remèdes généraux auront été administrés. En vain prétendrait-on guérir par de simples incraffans, un rhume qui seroit entretenu par les mauvais levains de l'estomac. Les purgatifs & les vomitifs sont les seuls remèdes qui guérissent dans ce cas-là. Mais, il n'est pas ici question d'un traitement de maladie sérieuse; il ne s'agit que de détourner une humeur âcre qui picotte continuellement la trachée-artère & qui oblige de touffer, ou de débarrasser

Le poulmon d'une matiere épaisse & visqueuse qui gêne la respiration.

On assure, & nous n'avons pas de peine à le croire, que les lavemens d'eau chaude sont les moyens les plus efficaces pour dissiper ces incommodités. En effet, ils augmentent la transpiration, débarrassent le ventre des matieres fœtides, & procurent l'écoulement de la bile. D'autres pensent que de se tenir au lit, & d'avoir les pieds chauds, c'est un moyen des plus sûrs pour terminer en peu de tems les toux & les enrrouemens. Ce remede est facile, & n'a rien qui répugne au goût & à la raison. La transpiration est plus égale lorsqu'on est dans le lit; & le sang a le tems de se décharger de la lymphe superflue qui l'embarraffoit.

Le lait, pris avec certaines précautions, est utile & salutaire dans cette occasion; il adoucit le sang, nourrit bien tous les organes, provoque une transpiration plus abondante.

Quelques personnes font usage d'un lait de poule. C'est ainsi qu'on appelle le jaune d'un œuf délayé dans une grande quantité d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de sucre.

Si l'enrouement dépend d'une grande

[203]

féchereffe de gossier ou d'un mal de gorge, occasionné par la chaleur, on se fert utilement des syrops d'orgeat ou de violettes, de la pâte de pomme de reinettes blanches, de la gelée de pommes. D'autres prescrivent cette émulsion.

Emulsion.

Prenez des quatre semences froides épluchées, deux gros; des pistaches, un gros; des amandes douces & ameres, de chaque un demi-gros. Pilez-les dans un mortier de marbre, & les réduisez en pâte fine avec une ou deux cuillerées d'eau commune. Ensuite, versez peu-à-peu par-dessus douze onces d'une décoction d'orge ou d'eau distillée de plantes adoucissantes. Passez le tout par une étamine, & ajoutez une once de syrop de nénuphar.

On recommande, pour toutes les affections de la poitrine, un si grand nombre de syrops, de tablettes, de fucs, que nous citerons ici l'exemple de quelques-unes de ces préparations, afin qu'elles puissent servir de modele à celles que l'on voudra entreprendre.

Syrop de tussilage.

Prenez une livre de fleurs fraîches de tussilage; faites infuser au bain-marie pendant six heures, dans trois livres d'eau; passez la liqueur, ajoutez-y deux livres & demi de sucre; clarifiez, & réduisez en consistance de syrop.

Syrop de capillaires.

Prenez deux onces de capillaires du Canada, faites infuser pendant deux heures dans six livres d'eau: passez; clarifiez la liqueur en y mettant six livres de sucre. Faites cuire de nouveau jusqu'en consistance d'électuaire. Ensuite, ajoutez une nouvelle infusion d'une demi-once de capillaires dans quatorze onces d'eau chaude: retirez du feu, & ajoutez, si vous le souhaitez, un peu d'eau de fleurs d'orange.

*Syrop contre l'enrouement & les toux
opiniâtres.*

Prenez une pinte d'eau-de-vie : mêlez-y deux onces de fleurs de soufre bien lavé, & douze onces de sucre royal. Versez le tout dans un plat de terre vernissé ; mettez le feu à l'eau-de-vie, & remuez continuellement jusqu'à ce qu'il s'éteigne de lui-même. Passez la liqueur qui restera à travers une étamine, & la conservez dans une bouteille de verre. On prendra une cuillerée de ce syrop le matin à jeun, mêlée dans un petit verre d'eau, & une autre le soir en se couchant. Il facilite l'expectoration, dégage l'organe de la voix & apaise la toux.

Eclegme ou Loock.

C'est une composition médicinale, de consistance plus épaisse que le miel, qu'on prend en léchant ou qu'on laisse fondre dans la bouche. On s'en sert ordinairement

[207]

pour appaiser la toux , & pour dissiper les incommodités d'une voix rauque.

Jettez dans quatre onces d'eau chaude un demi - gros de poudre de réglisse : laissez infuser pendant un quart-d'heure. Versez cette eau sur une douzaine d'amandes douces pelées & pilées. Ensuite, versez peu-à-peu cette émulsion sur douze grains de gomme tragaçant mis en poudre. Agitez bien avec un pilon de bois , & mêlez-y une once de fyrop de guimauve & une once d'huile d'amandes douces. Sur la fin , ajoutez deux gros d'eau de fleurs d'orange.

Il y a une autre maniere de faire le loock avec le jaune d'œuf.

Pilez dans un mortier de marbre un jaune d'œuf , jetez doucement dessus deux onces d'huile d'amandes douces tirée sans feu. Remuez bien jusqu'à ce que le tout forme une bouillie ; ajoutez une once de fyrop de guimauve , & des eaux distillées de pas-d'âne , de coquelico , de chaque une once ; & sur la fin , deux gros d'eau de fleurs d'orange.

[208]

Conserve de roses.

Prenez quatre onces de feuilles de fleurs de roses mondées de leur onglet : faites-les bouillir dans deux livres d'eau. Laissez-les égoutter sur le tamis, & jetez la liqueur qui en sera sortie. Ensuite, pilez les fleurs humectées dans un mortier de marbre ; pressez-les fortement, faites cuire dans la liqueur qui en sortira huit onces de sucre, & mêlez bien vos roses avec. Enfin, passez par un tamis.

Poudre pectorale.

Prenez nacre de perles préparée, corne de cerf philosophiquement préparée, yvoire calcinée jusqu'à blancheur, de chaque deux gros. Sucre candi en poudre, deux gros & demi ; beurre de cacao, un gros & demi ; racines de guimauve & de réglisse, gomme arabique & adragant, de chaque deux scrupules ; iris de Florence, un demi-gros ; cachou, huit gros. Faites d'abord un e poudre très-fine.



[208]

Sucre d'orge.

Le sucre d'orge se fait en mettant fondre du sucre dans une forte décoction d'orge à laquelle on ajoute un peu de safran.

Sucre rosat.

Sur une livre de sucre, mettez quatre onces de bonne eau-rose; & faites cuire en confistance d'électuaire.

Tablettes de guimauve.

Prenez de la pulpe de racine de guimauve; passez au travers d'un tamis. Sur douze onces de cette pulpe, mettez deux livres de sucre & deux onces d'eau de fleurs d'orange. Faites évaporer au bain-marie, jusqu'en confistance d'électuaire, & formez-en des tablettes.

Tablettes

Tablettes béchiques.

Elles se font avec le fyrop diacode : les racines de guimauve, de réglisse, d'iris de Florence, & la gomme adragant.

Jus de réglisse blanc.

Prenez quatre onces de racines de réglisse, ratiffées & coupées par morceaux ; faites bouillir dans quatre pintes d'eau que vous ferez réduire à moitié. Passez, & ajoutez deux livres & demie de gomme de fénégal très-blanche & bien choisie ; deux livres & un quart de sucre blanc. Mettez sur le feu, laissez le tout s'épaissir en remuant fortement avec un bâton, & ayez le soin de clarifier avec six blancs d'œuf battus dans une demi-once d'eau de fleurs d'orange.

Suc de réglisse jaune.

Faites dissoudre, dans une suffisante
Tome III. S

[210]

quantité d'eau commune, huit onces & demie d'extrait de réglisse, deux livres de gomme arabique, une livre de sucre blanc. Laissez évaporer au bain-marie, jusqu'à ce que le tout prenne la consistance d'un extrait. Alors ajoutez un demi-gros de racine d'*enula campana* en poudre, & autant d'iris de Florence; & quelques gouttes d'huile essentielle de citron. Jetez ensuite sur une table de marbre, frottée d'huile, toute la masse; & quand elle sera refroidie, formez-en des bâtons que vous ferez sécher.

Trochisques de pas-d'âne anisé.

Faites bouillir, dans suffisante quantité d'eau, une once & demie de tête de pavots dont vous aurez ôté les semences, une once de fleurs nouvelles de tussilage, une demi-once d'orge mondé. Lorsque l'eau sera tarie à moitié, ajoutez extrait de réglisse, sucre blanc, gomme arabique, de chaque cinq onces. Continuez de faire évaporer jusqu'à ce que le tout prenne une certaine consistance; alors mettez-y un scrupule d'huile essentielle d'anis, & formez-en des trochisques suivant l'art.

Ratafia de coquelico.

Prenez une livre de fleurs de coquelico, fraîchement cueillies & bien épluchées. Mettez-les dans un coquemare de terre, & versez par-dessus une pinte d'eau bouillante. Laissez-les infuser pendant vingt-quatre heures, & passez le tout par une étamine. Ajoutez-y de sucre, une livre; de caselle fine & de clou de gérofle en poudre, de chacun un gros. Faites bouillir le tout en consistance de syrop léger, que vous clarifierez avec un blanc d'œuf: ensuite, vous l'ôterez du feu & vous y mêlerez une pinte de bonne eau-de-vie. Laissez refroidir le ratafia, & le gardez dans des bouteilles. On en prend le matin à jeun & le soir en se couchant, une ou deux cuillerées à la fois, pures ou mêlées avec un peu d'eau. Il facilite la transpiration & l'expectoration; il débouche les conduits de la voix, & donne plus de force aux poulmons, pour chasser avec vigueur l'air qu'il contient.

Ratafia de meum.

Prenez racine de meum, choisie, bien odoriférante, & coupée par morceaux, une once; fleurs d'hyssope, fleurs de pêchers, graine de genievre, de chaque demi-once; raisins secs, mondés de leurs pépins, une once; miel de Narbonne ou commun, choisi bien blanc, quatre onces. **Faites** infuser le tout au bain-marie pendant deux jours dans une pinte de bonne eau-de-vie. Otez le vaisseau du feu, laissez-le refroidir: passez la liqueur par une étamine avec une forte expression; ensuite par le papier gris; & la gardez dans des bouteilles de verre.

On prend le matin à jeun, ou même trois heures après avoir mangé, environ une ou deux cuillerées de ce ratafia, soit pur, soit mêlé dans de l'eau de fleurs d'oranges ou un peu d'eau commune. Il convient beaucoup aux pituiteux & aux phlegmatiques, dont la bouche est continuellement inondée de lymphc. Ils ne peuvent chanter par rapport à la pituite qui irrite la trachée-artère.

Hydromel peçtoral.

Prenez de miel de Narbonne ou de miel commun, choisi bien blanc, seize livres, & autant d'eau de fontaine; mettez le tout dans un chaudron écuré. Exposez-le sur un petit feu clair, & le remuez toujours avec un bâton, jusqu'à ce que le miel soit fondu & soigneusement écumé. Laissez-le bouillir doucement jusqu'à la diminution d'un quart: ensuite, ajoutez-y les herbes suivantes fraîchement cueillies, bien nettoyées & épluchées, sans être lavées.

Prenez feuilles de petite sauge, de houblon, d'aigremoine, de véronique, d'hyssope, de bétouine, de lierre terrestre & des quatre capillaires, de chaque une poignée. Mettez-les dans le chaudron, & faites-les cuire pendant une demi-heure: après quoi, vous y ajouterez encore quatre poignées de feuilles de mélisse citronnée. Alors, ôtez votre chaudron du feu, & le couvrez. Laissez refroidir le tout au point que vous puissiez y tenir le doigt; & passez-le par une étamine avec forte expression.

Tenez prêt un petit baril bien nettoyé, dans lequel vous aurez mis une livre de tartre en poudre subtile; observant de bien remuer pour le répandre par-tout le baril. Ensuite, versez peu-à-peu l'hydromel, & mettez votre baril dans un lieu un peu chaud. Ajoutez-y quatre ou cinq cuillères de levure de bière. Laissez fermenter le tout, jusqu'à ce qu'il ne forte plus rien par le bondon. Vous y suspendrez pour lors une poignée de feuilles de romarin, lâchement enfermées dans un linge fin; & vous fermerez exactement le bondon. Il faut laisser reposer l'hydromel pendant deux mois, après lesquels on le tire en bouteilles qu'on a soin de boucher exactement.

Cette liqueur se conserve long-tems, & même d'une année à l'autre. On peut en boire une chopine par jour à trois ou quatre différentes reprises, & y mêler un quart ou un tiers d'eau, quand on la trouve trop vive & trop forte. Il est certain que cette liqueur ne picotte pas les fibres de l'organe de la voix, comme le vin rouge qui les resserre, ou le vin blanc dont l'acide empêche souvent la voix de donner

toute son étendue. D'ailleurs, elle provoque l'expectoration, & donne plus de force aux poulmons.

OBSERVATION III.

Sur les cheveux.

QUELQUEFOIS, soit par négligence, soit par un vice particulier de la peau, il s'amasse une grande quantité de crasse à la tête. La propreté est le remède contre la négligence. Si c'est une maladie, il faut avoir recours à certains remèdes qui puissent la dissiper. Nous proposerons seulement ici des fomentations, qui, en nettoyant les pores de la peau, donneront en même-tems plus de ressort aux glandes.

Ces fomentations peuvent se faire avec la décoction des racines d'*enula campana*, de bryoine, de patience sauvage ; des feuilles de bêtes, de choux rouges, d'aigremoine, de fumeterre, de pariétaire,

[216]

d'aurone, de petite centaurée, de mauve, de violier, de bourache; des semences de fenu-grec, de lin, de lupins, des pois ciches, du son. Cette décoction se fait dans l'eau ou dans le vin, en choisissant une ou plusieurs de ces plantes; on y ajoute encore d'autres plantes légèrement astringentes, telles que l'absynthe, l'olivier sauvage, les feuilles de faule, d'orme, de myrthe, de roses, un peu d'alun.

Après avoir bien lavé la tête avec cette fomentation, on la frotte avec des linges chauds, & on a le soin de la broffer tous les jours. Les anciens la poudroient ensuite avec du son ou avec la farine d'orobe & de lupins, ils l'enduisoient d'huile d'amandes amères ou d'onguents, dans lesquels ils faisoient entrer le nitre & le borax: mais, il vaut mieux se servir des poudres & des pomades que nous décrirons dans l'observation suivante.

Nous n'indiquons aucuns remèdes intérieurs, ils ne doivent être prescrits que suivant l'exigence des cas, les forces du malade, la saison de l'année, la nature du tempérament. Nous recommandons
seulement

seulement ici un bon régime, de manger des alimens de facile digestion, de boire des vins légers, de s'exercer dans un air libre & pur, d'entretenir la transpiration dans un degré presqu'égal, de se baigner quelquefois, de mettre souvent du linge blanc, de ne point dormir au-delà des bornes prescrites par la nature, de ne point s'exposer imprudemment au froid, d'éviter la trop grande chaleur du soleil, de ne point se nourrir avec des alimens salés, ou qui engendrent beaucoup de vents. Voilà les principales précautions auxquels il faut avoir égard, si l'on ne veut pas surcharger son corps d'une trop grande quantité d'excrémens. Excrémens qui se portent toujours vers la partie la plus foible, qui, dans cette occasion, est tout le contour des tégumens de la tête. Sans cela on risque d'exhaler une odeur insupportable, comme si la tête eût été trempée dans ces réceptacles, où se déchargent toutes les immondices d'une grande ville.

OBSERVATION IV.

Pommade blanche.

PRENEZ une once de racine d'iris de Florence, une demi-once de *calamus* aromatique, & autant de benjoin, deux gros de bois de roses, & autant de gérofles. Brûlez le tout grossièrement, mettez dans un linge, & faites cuire au bain-marie dans deux livres & demie de saindoux bien lavé. Ajoutez deux pommes de rainettes coupées par morceaux, quatre onces d'eau rose, & deux onces d'eau de fleurs d'orange. Après une légère cuisson, passez doucement, laissez refroidir, & réservez pour l'usage.

Pommade rouge.

Elle se fait en ajoutant à la pommade blanche plus ou moins d'orcanette, suivant qu'on la veut foncée en couleur. Remuez avec une spatule de bois jusqu'à ce que la pommade ait pris une couleur rouge. Passez à travers un linge, & conservez.

Pommade à la fleur d'orange.

Prenez cinq livres de saindoux & six livres de fleurs d'orange : mêlez-les ensemble dans un mortier. Mettez le tout au bain-marie, & laissez jusqu'à ce que la graisse surnage au-dessus des fleurs. Passez, laissez refroidir, & séparez-en l'eau.

Reprenez de nouveau cette pommade, & faites-y cuire encore six livres d'autres fleurs d'orange. Passez comme la première fois. Recommencez encore deux fois cette opération ; & à chaque fois, ajoutez quatre livres de fleurs d'orange. A la fin,

T ij

[220]

quand le saïndoux sera encore en fusion, vous mettrez huit onces d'eau de fleurs d'orange. Vous jetterez le tout sur un tamis, qui sera posé sur un vase propre; vous retirerez l'eau qui s'en séparera, & vous conserverez dans un endroit sec.

C'est ainsi que se prépare aussi la pommade au jasmin, à la jonquille, à la tubéreuse, à la lavande, &c.

Poudre à poudrer.

Le corps de toutes les poudres est ordinairement d'amidon le plus blanc, le plus sec & le plus fin. On y mêle aussi du bois vermoulu ou pourri, des os desséchés ou brûlés jusqu'à blancheur, qu'on passe à travers un tamis de crin, après qu'on les a bien pilés. Cette poudre reçoit telle odeur qu'on veut & surtout celle de l'iris. L'iris est une racine qui sent naturellement la violette. On choisit parmi plusieurs de ces racines celles qui sont les plus blanches & les moins piquées. Pour qu'elles se mettent bien en poudre, on ne les pile que l'été, & on les pulvérise aussi fin qu'il est possible.

[221]

Poudre blanche.

Prenez huit livres d'amidon , une livre d'iris , douze os de seche , une poignée d'os de bœuf & de mouton calcinés jusqu'à blancheur. Broyez & passez à travers un tamis bien fin.

Poudre grise.

Prenez le résidu de la poudre précédente ; ajoutez un peu d'amidon & de charbon de bois blanc : pilez le tout ensemble & passez au tamis.

Poudre blonde.

Il faut seulement ajouter à la poudre blanche un peu d'ocre jaune. Vous pourrez donner à vos poudres la couleur que vous souhaiterez , en y mêlant les drogues de différentes couleurs que vous choisirez.

T ij

Poudre parfumée.

Prenez une livre d'iris de Florence , deux onces de benjoin , une livre de roses féches , une once de storax , une once & demie de santal-citrin , deux gros de cloux de gérofle , un peu d'écorce de citron. Pulvérisez dans un mortier , & ajoutez vingt livres d'amidon en poudre. Passez par un tamis fin , & colorez cette poudre comme il vous plaira.

Poudre de Chypre.

Mettez de la mouffe de chêne dans un sac de toile. Trempez ce sac dans l'eau , ayant le soin de la changer souvent ; ensuite faites sécher la mouffe au soleil. Pilez-la & l'arrosez d'eau rose , faites-la sécher de nouveau , & la passez à travers un tamis. Ensuite, mêlez-la avec quelques-unes des poudres ci-dessus décrites.

Autre poudre de Chypre , plus belle.

Lavez plusieurs fois la mouffe de chêne, & faites-la sécher. Ensuite vous l'arroferez d'eau de fleurs d'orange & d'eau rose, & vous l'éfendrez sur une claie. Laissez la sécher de nouveau, & mettez pardeffous une caffolette, dans laquelle vous ferez brûler du storax & du benjoin. Recommencez cette opération jusqu'à ce que votre mouffe soit bien parfumée. Réduifez en poudre ; & sur une livre, vous mettrez deux gros de bon musc & autant de civette.

Poudre d'ambretté.

Prenez fix onces de farine de féves & autant de poussiere de bois vermoulu, quatre onces de bois de cypris, deux onces de fantal & autant de benjoin, une once & demie de storax, deux gros de *calamus* aromatique & autant de *ladanum*. Mettez le tout en poudre très-fine & passez à

T iv

[224]

travers le tamis. Ajoutez quatre grains d'ambre gris & demi-once de mahalel. Mêlez le tout, & conservez dans une bouteille de verre bien bouchée. Vous en mettez dans de la poudre blanche ce que vous jugerez à propos.

Poudres de fèves.

On fait aussi de la poudre avec les seules fèves qu'on fait moulin, & dont on tire la farine par le tamis le plus fin : elle ne prend pas d'autre odeur que celle de l'iris.

Poudre de jasmin.

Pilez de la craie de Briançon, passez au tamis, mettez dans une boîte, & jonchez par-dessus des fleurs de jasmin. Fermez la boîte, & renouvellez les fleurs toutes les vingt-quatre heures. Ensuite, pilez ensemble quelques grains de civette & d'ambre, & un peu de sucre candi. Mêlez avec votre poudre.

*Parfum pour mêler avec les
poudres.*

Prenez un gros de musc, quatre cloux de gérofle, quatre onces de graine de lavande, un gros & demi de civette, un demi-gros d'ambre gris; pilez le tout ensemble, & passez par le tamis. Conservez ce parfum dans des boîtes bien fermées, & ajoutez-en dans de la poudre blanche la quantité que vous voudrez, suivant que vous aimerez l'odeur plus ou moins forte.

*Poudre passée à l'eau-de-vie ou à
l'esprit-de-vin.*

Pour avoir de la poudre purgée, versez un demi-septier d'eau-de-vie, ou un poillon d'esprit-de-vin sur cinq ou six livres d'amidon; mêlez bien, laissez sécher; pilez au mortier, & passez par un tamis fin. Ajoutez, si vous souhaitez, un peu de poudre d'iris.

Poudre pour conserver les cheveux.

Prenez racine de fouchet long, *calamus* aromatique, roses rouges, de chaque une once & demie; benjoin, une once; bois d'aloës, six gros; corail rouge & fuccin, de chaque une demi-once; farine de fèves, quatre onces; racine d'iris de Florence, huit onces : mêlez le tout ensemble, faites-en une poudre très-fine, & ajoutez-y cinq grains de musc & autant de civette.

Cette poudre, dont on se parfume la tête, facilite la régénération des cheveux, & fortifie leur racine. On lui donne encore la propriété d'égayer l'imagination & de fortifier la mémoire.

OBSERVATION V.

Sur la maladie pédiculaire.

C'EST avec une espèce de répugnance que nous faisons ici une note sur les poux qui viennent à la tête ou autres parties du corps, & sur les lendes qui s'attachent aux cheveux. Cependant, un motif assez puissant nous y engage. Quelques personnes, sur-tout les blondes, malgré toutes leurs attentions & toutes leur propreté, sont quelquefois sujettes à avoir quelques-uns de ces insectes, ce qui dépend, soit des dispositions intérieures, soit de la qualité des humeurs qui se filtrent dans les glandes cutanées. Nous nous taisons sur le traitement intérieur, il demanderoit trop de discussion physiques & médicales, qui ne sont pas du ressort de cet ouvrage. A l'égard du traitement

[228]

extérieur, nous indiquerons les remèdes généraux qui tendent à détruire ces insectes importuns, qui annoncent si souvent la malpropreté. Ces remèdes sont amers ou aromatiques, comme la lessive des cendres de centaurée, de tanaisie, de chardon sauvage; les bains ou fomentations avec l'abynte, le marrube, l'herbe du coq, l'aristoloche, l'origan, le calament, la rhue, la mercuriale, la patience sauvage, les feuilles de pin, les semences de staphisaigre & de lupins, les fleurs de stoechas, de genest, de houblon. On ajoute dans toutes ces fomentations le sel & le vinaigre. Quelques-uns font ces fomentations seulement avec les huiles de centaurée, de frêne, de rhue, de laurier, d'amandes amères, avec le vieux lard, la graisse salée, les suc de mercuriale, de lierre & des autres plantes ci-dessus nommées, avec le fiel de bœuf, le vinaigre scillitique, l'aloës, les semences d'ellébore, le poivre, le sel marin, le nitre, l'alun, le soufre, le vif argent. Ce dernier médicament, qui est sans contredit le plus efficace, ne doit être employé qu'avec beaucoup de circonspection, surtout aux enfans, par rapport aux effets

qu'il entraîne après lui. On peut le regarder comme le destructeur & le poison de tous les infectes.

Liniment contre les poux.

Prenez une once de vinaigre & autant de staphisaigre, une demi-once de miel & autant de soufre, deux onces d'huile : faites du tout un liniment.

Onguent antiphthéorique.

Prenez deux onces de vieille graisse, une once d'huile de rhue & autant de suc de tanaisie ; une demi-once de fiel de bœuf, & autant de semences de staphisaigre ; deux gros d'aloës & autant de petite centaurée ; un gros de soufre. Faites du tout un onguent, auquel vous pourrez ajouter un peu de vif argent.

Onguent pour détruire les lendes.

Prenez d'huile de laurier, d'amandes ameres, de vieux oing, deux onces de

[230]

chaque ; de semences de staphisaigre, de suc de tanaïic, demi-once de chaque ; d'aloës, de myrrhe, deux gros de chaque ; de petite centaurée, de sel, de soufre, un gros de chaque. Mêlez le tout, faites-en un onguent. Vous frotterez les cheveux avec du vinaigre auparavant que de vous en servir.

On ne parle pas ici de la teigne, qui ronge les petites glandes du cuir chevelu ; & qui, par la suite du tems, en détruit & consume tout le tissu. Le nom seul de cette maladie est dégoûtant, & ne doit pas entrer dans un traité fait pour les graces.

OBSERVATION VI.

*Recette pour teindre les cheveux
en noir.*

LA V E Z d'abord votre tête, ensuite trempez votre peigne dans l'huile de tartre, & vous peignez au soleil. Faites cette opération trois fois par jour, & au bout de huit jours au plus vos cheveux deviendront noirs. Si vous souhaitez les rendre odoriférans, oignez-les avec l'huile de benjoin.

*Pour teindre les cheveux blancs en
brun clair ou châtain.*

Il faut d'abord dégraisser les cheveux avec du son desséché ou de l'eau tiède,

[232]

dans laquelle on aura fait fondre de l'alun. On prendra ensuite deux onces de chaux vive qu'on laissera éteindre à l'air, une once de litharge d'or, & une demi once de mine de plomb. Réduisez le tout en poudre, & passez par le tamis. Détrempez un peu de cette poudre avec de l'eau rose, frottez-en les cheveux, & les laissez sécher pendant l'espace de six heures. Après quoi, lavez-les avec un peu d'eau tiède de savon, & laissez-les sécher de nouveau à l'air, ou les essuyez avec des linges un peu chauds. Cette poudre ne teint pas la peau, l'eau qui se fait avec l'eau forte & l'argent de coupelle la teint.

Pour teindre les cheveux en blonds.

Prenez lessive de cendres de sarment, deux livres; racine de bryoine, de chelidoine, de curcuma ou safran des indes, de chaque une demi-once; safran, étamine de lys, de chaque deux gros; fleurs de bouillon blanc, de stecas jaune, de genest, de mille pertuis, de chaque un gros. Faites cuire le tout ensemble, & tirez au clair. Il faut laver souvent les cheveux

cheveux de cette lessive, & au bout de quelque tems ils deviendront très-blonds.

*Remedes simples pour noircir les
cheveux.*

Les feuilles de viorne (*viburnum*) noircissent les cheveux, & les empêchent de tomber.

On emploie encore pour les noircir le liège brûlé, les racines d'yeuse ou chêne vert & celle de caprier; les écorces de faule, de noyer, de grenades; les feuilles d'artichaux, de murier, de figuier, de framboisier, de myrthe, de fené, les brous de noix, l'écorce des fèves, la noix de galle & celle de cyprès, les grappes de lierre, les pois noirs, les semences de nielle & de betterave, les fleurs de pavots, l'alun, la pierre noire, les recrémens du plomb. On fait cuire une partie de ces drogues dans de l'eau de pluie, dans du vin, dans du vinaigre; & l'on y ajoute quelque plantes céphaliques, comme la fauge, la marjolaine, la mélisse, la bécotaine, les œillets, le laurier.

Tome III.

V

*Remedes simples pour rendre les
cheveux blonds.*

Outre ceux que nous avons déjà nom-
més ci-dessus, on peut ajouter les racines
de polypode, de gentiane, d'éringium,
de réglisse, de gaude ou herbe à jaunir,
la sciure de bois, le santal citrin, l'é-
corce d'orange & de citron, la rhubarbe.

Les fumigations faites avec le soufre
font le même effet, & encore plus promp-
tement.

*Onguent pour noircir les cheveux ou
la barbe.*

Prenez huile de costus & de myrthe,
de chaque une once & demie. Remuez
bien dans un mortier de plomb; ajoutez
poix liquide, suc exprimé des feuilles de
noyer & ladanum, de chaque une demi-
once; pierre noire, noix de galles, plomb
brûlé, suie de résine ou d'encens, de cha-
que un gros; suffisante quantité de muc-

[235]

lage de gomme arabique, tiré avec la décoction de noix de galles. Frottez vous-en la tête ou le menton après qu'ils seront rafés.

Méthode particulière.

Quelques personnes qui veulent noircir leurs cheveux, se lavent d'abord la tête avec la lessive faite avec les cendres de quelques plantes, & dans laquelle on a fait fondre un peu d'alun. Cette lotion prépare les cheveux à recevoir la couleur qu'on veut leur donner. Ensuite, elles se peignent avec un peigne de plomb, ou un peigne de corne trempé dans des médicamens qui peuvent noircir ; comme l'huile de cèdre mêlée avec la poix liquide, l'huile de myrthe, longtems battue dans un mortier de plomb.

Savon pour noircir les cheveux.

Prenez deux onces de suif de mouton, une once de poix liquide, une demi-once de pierre noire, autant de ladanum & de

V ij

[236]

vernis. Faites du tout un fagon avec suffisante quantité de lessive faite avec les cendres d'écorce de saule. Vous parfumeriez ce fagon avec un peu d'ambre ou de musc.

Pour noircir les sourcils.

Il faut les frotter souvent avec les baies de sureau.

Ceux-ci se servent du liége brûlé, ou de gérosfle brûlé à la bougie.

Ceux-là se servent de noir d'encens ; de résine, de mastic. Ce noir ne s'en va pas avec la sueur.

Eau pour noircir les sourcils.

Lavez d'abord vos sourcils avec la décoction de noix de galle ; ensuite, frottez-les avec un pinceau trempé dans la dissolution de vitriol verd, & laissez-les sécher. On peut ajouter un peu de gomme dans cette dissolution.

OBSERVATION VII.

Nous n'avons pas encore donné aucun trait d'érudition dans nos notes. Cela est indécent à un commentateur. Qu'on nous permette de chercher ici l'étimologie de perruque.

Claude Mitalier, Lieutenant-Général de Vienne, dans sa lettre à *Jérôme de Chatillon*, Président de Lyon, dérive ce mot de l'Hébreu, *perah*, ou du Chaldéen, *pervah*, qui signifie les cheveux. J'estime, dit le pere *Labbe*, à la page 102 de ses étimologies françoises, que *perruque* vient de quelque *Pierre* qui s'en est servi le premier, ou qui les ajustoit fort joliment. Il est permis de faire des conjectures, mais il faut les ajuster plus joliment. *M. Guyet* dériveroit ce mot du Grec *Τηνίση*, qui signifie coëffure empruntée. Il se trouve employé pour perruque dans le dialogue des *courisanes de Lucien*. Il le dériveroit de cette sorte, *Τηνίση*, *penica*, *perica*, *peruca*, per-

ruque. Donc, *alfala* vient d'*equus*. M. Jault, Docteur en Médecine, & Professeur en langue Syriacque au Collège Royal, dans la nouvelle édition qu'il a donnée du dictionnaire étimologique de *Ménage*, dit que le mot de *perruque* vient du Latin *pilus*. Il a bien changé dans son voyage. Voici la maniere dont il en fait la filiation. *Pilus*, *pelus* (d'où le terme Italien *pelo*), *pelutus*, *peluticus*, *pelutica*, *perutica*, *peruca*, *perruque*. Les Latins ont appelé de même la perruque *capillamentum*, du mot *capillus*. *Svétone*, dans la vie de *Caligula*, chap. XI. *Petrone*. *Tertullien*, de *cultu fœminarum*, à l'article 12. C'est de ce même mot *peruca*, que les Italiens ont fait celui de *parruca*, qui se trouve dans les poésies de *Bernardo Bellincioni* ; Poëte Florentin ; imprimées à Milan en 1493. *Perch' Absalon mori par la parruca*. Il est pris ici dans la signification de *chevelure*. Ce mot de *perruque* avec la signification de *zazzerà posticia*, est nouveau dans la langue Italienne, où il a été introduit de la langue Françoisse depuis près d'un siècle. De-là, il a aussi passé dans les langues Allemande, Françoisse, Flamande, Espagnole. En vain a-t-on bien pris de la peine

à tirer l'étimologie de *perruque* du mot *pilus* ; survient un savant qui détruit tout le système. *Wachtel* dérive ce mot du Grec, *πύπυξ*, *fulvus* jaune ; parce que les premières perruques étoient de couleur jaune, c'est-à-dire, de cheveux blonds. Voyez son *glossarium Germanicum*, page 1187. Nous ne pousserons pas plus loin cette savante dissertation, qui sera sans doute peu entendue & peu lue par les barbiers, & gens faisant profession de fabriquer, friser, poudrer, accommoder les perruques.

Il ne nous reste plus qu'à remarquer que les Grecs ont appelé la perruque *φίσαυα*, comme qui diroit imposture ; car *φίσαξ*, signifie imposteur. En effet, c'est une espèce d'imposture, que de faire passer les cheveux d'autrui pour les siens. De-là, il paroît que l'invention des perruques est fort ancienne, car il y a longtems qu'il y a des imposteurs. Nous renvoyons nos lecteurs au traité des perruques de *M. Thiers*, & à un autre livre d'un Allemand, intitulé, *de capillitio*. Consultez aussi *Synesius de Calvitii Encomio*.

OBSERVATION VIII.

PLUSIEURS personnes se frottent la tête avec l'eau-de-vie, pour faire croître leurs cheveux.

D'autres se servent avec encore plus de succès de l'eau de miel.

On vante beaucoup la cendre des mouches à miel brûlées, & broyée dans l'huile rofat.

On recommande aussi la graisse d'ours, vraisemblablement à cause que cet animal a beaucoup de poils. Nous ne savons pas si cette graisse a plus d'efficacité que les autres corps gras & onctueux; mais il est certain que la nature ne lui a donné une si grande quantité de poils, que parce qu'il habite des pays froids, & qu'il a besoin d'une bonne fourrure pour s'en garantir.

C'est peut-être encore le même préjugé qui a fait employer la décoction de capillaires, dont on frotte l'endroit où
l'on

[241]

l'on veut faire venir des cheveux, nommés en latin *capilli*, *unde capilli veneris*, capillaires. De même qu'on dit que le fang de chauve-fouris fait tomber les cheveux : parce que, quand on dit *chauve-fouris*, c'est la même chose que si l'on disoit *fouris chauves*.

Tous les corps gras sont très-bons pour nourrir les cheveux, les empêcher de se dessécher & de tomber. On peut donc se servir avec succès de l'huile d'olive, d'amandes douces, d'amandes amères, de noisette, de camomille, de laurier, de moëlle de bœuf fondue, de la graisse d'oye & de renard, des pommades que nous avons décrites, du beurre brûlé, du cambouis.

Lorsque quelques parties de la tête, comme les tempes, manquent de cheveux, on les frotte avec un oignon blanc coupé par le milieu: On réitère cette opération matin & soir, & souvent on a vu réussir ce remède.

Tome III.

X

Pour faire croître les cheveux.

Prenez les sommités du chanvre, lorsqu'il commence à fortir de la terre ; faites - les tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de laquelle vous mouillerez les dents du peigne. Il est certain que ce remède fait beaucoup croître les cheveux.

Onguent pour faire venir les cheveux.

Prenez six gros de *labdanum*, deux onces de graille d'ours, une demi-once de miel, trois gros de poudre d'aurône, un gros & demi de cendres de racines des roseaux, trois gros de baume du Pérou, & un peu d'huile d'amandes douces.

Pour empêcher les cheveux de tomber.

Mettez en poudre de la graine de perfil, poudrez-vous en la tête pendant trois foirs différens. Vous recommencerez chaque année, & vos cheveux ne tomberont jamais. Nous n'ajoutons rien à cette recette ; elle s'explique d'une manière trop décisive.

Le creffon empêche les cheveux de tomber. Voici ce qu'en dit l'école de Salerne. *De Nasturtio.*

*Illius succus crines retinere fluentes
Illitus adferitur. (1)*

Voici la façon dont ces vers ont été traduits.

Le creffon retient la perruque
Depuis le front jusqu'à la nuque ;
Si vous en frottez les cheveux,
Ils en viendront plus fort, & mieux,
Des dents il appaise la rage,
Guérit dartres & feu sauvage.

(1) *Schol. Salern. de conserv. valetud. cap. 9, pag. 478, édit. édit. à M. Moreau.*

[244]

On y trouve encore le jus d'oignon
recommandé pour faire venir les che-
veux.

Contritris cæpis loca denudata capillis
Sapè fricans , capitis poteris reparare decorem.

Pour faire venir promptement les
cheveux.

Exprimez le suc des orties. Trempez-y
tous les matins les dents de votre peigne,
& vous peignez à rebours : les cheveux
ne tarderont pas à croître.

D'autres, après avoir rasé la tête ;
font des fomentations avec la décoction
d'absynte, d'aurône, de sauge, de bétouine,
de verveine, de marjolaine, de myrthe,
de roses, d'aneth, de gui de chêne, de
romarin.

D'autres, pour attirer les humeurs à la
tête, la frottent avec des linges chauds,
& y appliquent des remedes qui tiennent
lieu de vésicatoires. Il faut mettre dans
cette classe les cendres d'abeilles, de can-
tharides, de rats, de taupes, de peau

[245]

d'ours , de tête de renard , d'hériflon , de la vieille peau que les serpens quittent au printems , des cheveux brûlés , de l'ongle des chevaux. Le lait de tithymale , les crottes des rats & des chevres infusées dans le vinaigre.

Eau crinale.

Prenez quatre livres de mouches vivantes , une livre de miel , & deux livres de lait. Distillez suivant l'art. On se lave la tête avec cette eau , & elle aide les cheveux à repouffer.

Huile trichophie.

Prenez une demi-livre d'aurône fraîchement cueillie & pilée grossièrement. Faites cuire dans une livre & demie de vieille huile & une demi-livre de vin rouge. Retirez du feu , & exprimez bien le suc de votre plante dans un linge. Recommencez trois fois cette opération , avec de nouvel aurône. A la fin , ajoutez dans

X iij

[246]

La colature deux onces de graisse d'ours.
Cette huile fait repouffer promptement les
cheveux.

OBSERVATION IX.

ON appelle épilatoires tous les médi-
camens qui sont propres à faire tomber
les poils.

*Onguent pour faire tomber les
cheveux.*

Prenez quatre onces de chaux vive,
une once & demie d'orpiment, une once
de racine d'iris de Florence, une demi-
once de soufre & autant de nitre, deux
livres d'une lessive forte de tiges de fèves.
Faites cuire jusqu'à une certaine consis-
tance. Vous vous appercevrez d'un vrai
degré de cuisson, lorsque la barbe d'une
plume, trempée dedans, tombera facile-

[247]

ment. Alors, ajoutez une demi-once d'huile de lavande, ou de toute autre essence aromatique. Faites un onguent dont vous frotterez les cheveux ou les poils qui viennent dans différentes parties du corps. Ils tomberont presque subitement. Oignez le lieu dépilé avec de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile rosat.

Onguent dépilatoire.

Prenez quatre onces de chaux vive, une once & demie d'orpiment, une once de racine d'iris de Florence, une demi-once de nitre & autant de soufre, deux livres de forte lessive. Faites cuire le tout jusqu'à une certaine consistance, & ajoutez vingt gouttes d'huile de gérofle.

Médicaments simples.

Tout ce qui est un peu caustique & qui dessèche les glandes cutanées, doit faire tomber nécessairement les cheveux. Voilà la raison pour laquelle on a attribué cette faculté aux larmes de la bryoine & du

X iv

[248]

lierre, au lait de figue, à la saumure, à la semence d'orties, au sel décrépit, à l'alun, au sel de tartre brûlé, au sang de la tortue de mer, à l'huile de charbon de terre, à l'infusion de chaux vive & de sandarach, à la lessive de sarment mêlée avec un peu de vinaigre; ou avec la décoction de ris, de fèves & de pois-chiches.

On peut faire avec toutes ces drogues différens épilatoires, par exemple :

Epilatoire composé.

Prenez de l'infusion de chaux vive une once, de celle de sandarach une demi-once, de gomme de lierre une demi-once, d'aloës deux gros, de noix muscade un demi-gros. Faites du tout un onguent avec suffisante quantité de graisse de porc.

Epilatoires plus simples.

On prétend que l'huile de noix, dont on frotte souvent la tête d'un enfant, empêche les cheveux de pousser.

[249]

On détruit les cheveux qui avancent un peu trop sur le front, en appliquant dessus un bandeau trempé dans du vinaigre, dans lequel on a délayé de la fiente de chat.

On attribue la même vertu au foie de thon pourri, à la poudre de cloportes, & à toutes les autres espèces de vesicatoires que nous avons nommés dans la huitième observation.

On donne une vertu particulière aux semences de *psyllium*, au lait de chienne, au sang de chauve-souris & des grenouilles vertes, & à la poudre d'ortie de mer, à la graisse de vipère, aux œufs de fourmis, aux cendres d'hirondelles, au suc de jusquiame, de morelle, de mandragore & de tithymale. On fait avec ces différentes drogues plusieurs préparations, & sur-tout l'onguent psilothrique, dont voici la composition.

Secrets pour faire tomber le poil.

Lorsqu'on lit, dans nos relations & ailleurs, que les peuples barbares de la Louisiane sont sans barbe, & qu'ils n'ont

[250]

pas même le moindre poil sur tout le corps ; on ne doit pas s'imaginer que ces sauvages soient tels naturellement ; c'est l'effet de leurs précautions. Dès leur jeunesse , à peine commencent-ils à avoir du poil follet, qu'ils se l'arrachent avec un très-grand soin ; ensuite , prenant une certaine herbe qu'ils mâchent pour en exprimer le jus , ils s'en frottent par-tout le corps , ce qui empêche le poil de repousser. Nous ignorons quelle est cette herbe dont se servent ces sauvages pour cette opération ; à son défaut , nous allons , en faveur de ceux à qui il prendroit fantaisie de n'avoir point de barbe ou de poil , enseigner un secret aussi sûr d'y réussir , & dont l'effet ne leur fera ressentir que très-peu de douleur , pendant l'espace environ d'une demi-heure ou trois-quarts d'heure.

Prenez un gobelet de verre ou de cristal , versez-y de l'eau claire jusqu'aux trois-quarts , & achevez de le remplir avec de l'eau forte. Mêlez-bien le tout ensemble , après quoi vous frotterez de ce mélange l'endroit que vous voudrez ne pas avoir de poil. S'il y en a dans cette partie , non-seulement il tombera , mais même

[251]

vous pouvez être certain qu'il n'y en re-
naîtra jamais.

On peut en faire l'expérience sur un
chat ou sur un chien , auxquels on ne
voudroit laisser que quelques parties gar-
nies de poil. Il suffit pour cela de leur
faire l'opération lorsqu'ils viennent de
naître. Celui qui a communiqué ce secret,
connoît une personne qui en a fait l'épreuve
sur ses jambes, & qu'il n'y a pas aujour-
d'hui le moindre poil , quoiqu'elle soit
déjà assez âgée.

Onguent psylotrique.

Prenez deux onces de gomme de lierre
dissoute dans le vinaigre , un gros d'or-
piment & autant d'œufs de fourmis , deux
gros de gomme arabique : mêlez avec le
suc de jusquiame , dans lequel vous aurez
fait bouillir une demi-once de chaux vive ;
faites du tout un onguent avec suffisante
quantité de graisse de poule. Appliquez
sur l'endroit où vous vouiez détruire les
poils , ayant eu le soin de les raser aupara-
vant.

Liniment anairétique.

Prenez de la poudre d'ortie marine & d'orpiment, de chaque une demi-once; de gomme de lierre, de fang de chauve-fouris, d'œufs de fourmis, de chaque une once; de sel décrépité deux gros. Faites-en un liniment avec le suc de tithymale ou l'eau de chaux, l'huile de jusquiame & un peu de sain-doux. Lavez auparavant la partie avec la décoction des semences de jusquiame.

Pâte leptinique.

Prenez la quantité que vous souhaiterez d'orpiment, de chaux & de gomme de lierre; réduisez en poudre, & faites-en une pâte avec de l'eau commune, ou avec la décoction de la graine de *syllium*, autrement appelé l'herbe aux puces.

OBSERVATION X.

LES cinq maris de la belle *Hélène* sont *Thésée, Ménéas, Paris, Déiphobe, Achille*. Elle fut pendue dans l'île de Rhodes par les servantes de *Polybe*. Il mourut 826000 Grecs, & 676000 Troyens, dans la guerre dont elle fut cause.

Cette femme passe pour avoir été une beauté achevée. Le livre de *la louange & beauté des Dames*, cité par *Jean Nevisan* (*Sylvæ nuptialis, lib. 2, page 182*), exige trente choses pour une beauté parfaite. *François Corniger* les a mises en latin.

Triginta hæc habeat quæ vult formosa vocari

Fæmina : sic Helenam fama fuisse refert

Alba tria, & totidem nigra, & tria rubra, puella.

Tres habeat longas res, totidemque breves.

*Tres crassas, totidem graciles : tria stricæ, tot
ampia :*

[254]

Sint iidem huic formæ, sint quoque parva tria.

*Alba*¹ *cuis*² *nivei*² *dentes*, *albique*³ *capilli*.

*Nigri*¹ *oculi*, *cunus*², *nigra*³ *supercilia*.

*Labra*¹, *genæ*², *atque*³ *ungues*³ *rubri*. *Sit*¹ *corpore*
longa.

*Et*² *longi*² *crines*, *sit*³ *quoque*³ *longa*³ *manus*.

*Sineque*¹ *breves*, *dentes*², *auris*³, *pes*¹. *Pectora*¹ *lata*;

*Et*² *clunes*; *dislent*³ *ipsa*³ *supercilia*.

*Cunus*¹ & *os*² *strictum*, *stringunt*³ *ubi*³ *cingula*
stricta.

*Sint*¹ *coxa* & *cullus*², *vulvae*³ *turgidula*;

*Subtiles*¹ *digiti*, *crines*² & *labra*³ *puellis*.

*Parvus*¹ *sit*¹ *nasus*, *parva*² *mamilla*, *caput*³.

*Cum*¹ *nulli*, *aut*¹ *rara*¹ *sint*¹ *hæc*, *formosa*¹ *vocari*

*Nulla*¹ *puella*¹ *potest*, *rara*¹ *puella*¹ *potest*.

Bayle, à l'article d'*Hélène*, s'est contenté de citer les six premiers vers, & a laissé l'énigme à résoudre. Voyez aussi l'article de défoppiler la rate, *sive de modo C. prudentis*, p. 363. Voici comme ces vers sont traduits en vieux François, dans les premières œuvres poétiques de *Jochim Blanchon*, Limouin, liv. 3, pag. 308, à Paris, 1583. *Des trente beautés de la femme.*

S O N N E T,

Trente points à la femme il faut pour être belle,
Trois de blanc, trois de noirs, trois de rouge
couleur,

Trois de courts, trois refaits, trois de longue
valeur,

Trois grêles, trois ferrés, trois de large mo-
dele.

x

Et trois moyens encore. Poil blond candide
en elle,

[256]

La ² peau blanche & les ³ dents. L'¹œil noir est
le meilleur ;
Noir ²fourcil, noire ³choix. Et au ¹corps la lon-
gueur,
Comme au ²poil & aux ³ mains, de forme
naturelle.
¹Pied court, ²oreille & ³dent. Ceinture & ²fait
étroit,
³La bouche. Tout ainsi que l'¹entr'œil, large
fait,
La ²carrure & le ³bas. Refait ledit ¹fait d'elle,
Et la ²cuisse & la ³greve. Et la ¹levre & le ²crin,
Et les ³doigts déliés. Chef & ²nez & ³teintin,
Moyen & ³compassé, comme Héléne fut telle.

Zeuxis

Zeuxis étant prié de faire le portrait de l'admirable *Hélène*, il contempla plusieurs belles personnes, & en choisit ce qu'il trouva de plus remarquable. Les Espagnols expriment ainsi tout le détail de cette beauté, qu'ils font monter au nombre de trente choses.

Tres cosas blancas, el cuero, los dientes, y las manos.

Tres negras, los ojos, las cejas, y las pestannas.

Tres coloradas, los labios, las maxillas, y las unnas,

Tres largas, el cuerpo, los cabellos, y las manos.

Tres cortas, los dientes, las orejas, y los pies.

Tres anchas, los pechos, la frente, y entrecejos.

Tres estrechas, la boca, l'una y otra, la cinta, y l'entrada del pie.

Tres gruesas, el brazo, el muslo, y la pentorilla.

Tres desgaladas, los dedos, los cabellos, y los labios.

Tres pequennas, la cejas, la nariz, y la cabeza.

Tome III.

Y

Ce qui veut dire en François, comme
Pa rapporté *Brantome*, dans ses mémoires,
pag. 243, tome 1, contenant les vies des
femmes galantes de son tems.

Trois choses blanches, la peau, les dents & les
mains.

Trois noires, les yeux, les sourcils & les pau-
pières.

Trois rouges, les levres, les joues & les
ongles.

Trois longues, le corps, les cheveux & les
mains.

Trois courtes, les dents, les oreilles & les
pieds.

Trois larges, la poitrine, le front & l'entre-
sourcil.

Trois choses étroites, la bouche, l'une &
l'autre, la ceinture ou la taille, &
l'entrée du pied.

Trois grosses, le bras, la cuisse & le mollet.

[259]

Trois délices , les doigts , les cheveux & les
lèvres.

Trois petites , les tétons , le nez & la tête.



F I N.